LES ANNÉES ANGLICANES

DU

CARDINAL NEWMAN

TROIS CONFÉRENCES

PAR

M. l'abbé Eugène Carry

« *Je n'ai pas péché contre la lumière.* »
NEWMAN.

GENÈVE
LIBRAIRIE VEUVE A. GARIN, 20, CORRATERIE, 20
—
1901

Imp Schautz & C^ie^. Grand'Rue, 40, Genève

IMPRIMATUR

Genevæ, 7 Martii 1901, in festo S^i Thomæ Aquin.

J.-A. BROQUET,
Vic. Gnls.

AVANT-PROPOS

On m'a demandé de livrer à la publicité les trois conférences sur les ANNÉES ANGLICANES DU CARDINAL NEWMAN que j'ai données dans la grande salle de notre chère Société de Saint-Germain. Je ne m'y décide qu'en tremblant, car je sais toute la différence qui existe entre un discours et un livre. Un sujet d'histoire ou de théologie n'est point traité de la même manière selon qu'il doit prendre la forme d'une conférence ou d'un article de critique. D'autre part, ceux qui ont entendu la parole vivante d'un homme sont toujours désappointés de la retrouver froide, décolorée, presque figée dans l'inerte enveloppe de la lettre moulée.

Ensuite, les pages qu'on va lire ne sont guère qu'une vulgarisation d'études plus complètes. Je n'apprendrai que peu de chose à ceux qui connaissent le magnifique travail de M. Paul Thureau-Dangin sur la RENAISSANCE DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE. Cependant, je tiens à dire que j'ai lu et relu bien des fois soit le Recueil des Lettres du Cardinal Newman, soit

l'immortel ouvrage qu'il a lui-même intitulé : APOLOGIA PRO VITA MEA. J'ai vécu dans une communion étroite, extrêmement douce, avec ce grand homme. Ma seule ambition est que d'autres trouvent auprès de lui ce qu'il m'a donné à moi-même, lumière, reconfort et paix.

C'est l'un des plus consolants spectacles du siècle qui vient de s'achever que le « revival » du catholicisme en Angleterre, auquel Newman a attaché son nom. Depuis les jours de saint Grégoire le Grand jusqu'à Léon XIII, les papes n'ont cessé de regarder avec amour du côté de la Grande-Bretagne. Ils ne purent jamais se consoler de la perte de ce pays. Même aux heures les plus sombres du XVII^e^ siècle, ils cherchèrent à y maintenir la foi catholique comme on veille sur un feu recouvert d'un amas de cendres. Pendant longtemps, leurs espérances furent condamnées à être impitoyablement démenties par les faits. Il faut voir, dans la biographie si complète du cardinal Wiseman que M. W. Ward vient de publier, le tableau lamentable qu'offraient, vers la fin du XVIII^e^ siècle, les derniers débris du catholicisme anglais. Comme au Golgotha, c'est quand tout paraissait mort que la vie allait reprendre ses droits.

Plus tard, peut-être, me sera-t-il donné de faire sur le cardinal Wiseman et sur le cardinal Manning une étude analogue à celle que je consacre aujourd'hui au cardinal Newman. Ce serait un récit abrégé de la merveilleuse résurrection des idées et des choses catholiques qui s'est accomplie au XIX^e^ siècle sur cette terre que le Moyen-Age avait saluée du nom béni d'Ile des Saints.

A-t-on assez remarqué que les pays protestants où l'Eglise a réalisé de notre temps les plus étonnants progrès sont précisément ceux qui, selon l'expression reçue, se rattachent à la formation particulariste ? D'abord l'Angleterre et les Etats-Unis où le fait que je signale est si facile à constater. La Norwège aussi, qui fut le laboratoire mystérieux où se prépara, il y a plus de deux mille ans, le type social des Francs et des Saxons, est à peine rouverte aux missionnaires catholiques que les conversions s'y comptent par de gros chiffres et qu'un souffle de généreuse liberté y ramène les esprits vers un glorieux passé.*

Pour ceux qui ont suivi les consciencieux travaux de M. F. Le Play, pour ceux surtout qui se sont attachés aux déductions de la SCIENCE SOCIALE, telles que M. Henri de Tourville, ce maître si cher, si vénéré, les a formulées avec une géniale ampleur, rien de plus simple qu'une telle constatation. La formation sociale qui développe le mieux la vigueur et l'harmonie de la personnalité humaine doit être, dans les dispositions ordinaires de la Providence, celle qui fournit le terrain le plus fécond et le mieux préparé à recevoir la « bonne semence » dont parle l'Evangile.

Par conséquent, il n'y a pas une antinomie, comme le prétendent certains écrivains, entre l'Eglise catholique et les peuples à forte initiative individuelle. Nulle part, à notre époque, nous ne

---

*Voir la très savante HISTOIRE DE LA FORMATION PARTICULARISTE par M. Henri de Tourville.

voyons nous arriver, du dehors, autant de consciences pures, éclairées et aptes à la lutte que du sein des nations façonnées à la rude école du SELF-HELP.

C'est même ce qui nous donne un immense espoir devant les incertitudes et les dangers du siècle qui s'ouvre. On le voit tous les jours : les peuples se mêlent étrangement et franchissent toutes les barrières qui les séparent. La Chine elle-même n'aura bientôt plus sa grande muraille. La facilité des communications, les nécessités de l'industrie et du commerce contraignent un nombre toujours plus considérable d'individus à passer de longues années de leur vie hors du cadre social qui les vit naître et grandir. Un écrivain les appelle des « déracinés. Eh bien ! ces « déracinés », au lieu de les laisser tomber dans la misère matérielle, au lieu qu'ils ne cessent de grossir les rangs du socialisme, hâtons le jour où ils seront capables de faire souche de familles prospères, capables de garder partout intactes les croyances de leur enfance et d'en devenir ainsi les intrépides pionniers. N'est-ce point, dans une assez large mesure, la mission qui a été dévolue aux Irlandais au sein des civilisations Anglo-Saxonnes ?

Ce qu'il importe, c'est que les jeunes générations, qui devront lutter contre de formidables obstacles, aient une foi vivante et consciente d'elle-même, ferme comme le granit et jaillissante comme la sève du printemps. L'individu ne sera plus guère soutenu par le milieu ambiant : c'est lui qui devra être, comme aux temps d'enthousiaste ferveur, LE LEVAIN QUI FAIT FERMENTER LA PATE. Or cela, n'est-ce point une des conclusions chères à

la SCIENCE SOCIALE et qui semble s'appliquer à l'état présent de la religion dans un certain nombre de contrées ?

L'Eglise, considérée dans son ensemble, a reçu de son Maître des promesses d'éternelle durée. Mais, dans chaque pays en particulier, le flambeau du vrai christianisme peut s'éteindre. Dieu ne sauve que ceux qui se servent de leur propre liberté pour seconder ses desseins. Pour chaque peuple, pour chaque époque, les dangers et les nécessités varient sans cesse. Heureusement, le remède est à côté du mal. A nous de chercher les conditions de la vie et d'entrer dans le plan providentiel. HOC FAC ET VIVES.

Il est donc utile, aujourd'hui plus que jamais, de favoriser un sage développement de la personnalité. On peut ajouter, à un autre point de vue, que l'Eglise catholique sera singulièrement puissante pour lutter contre l'égoïsme féroce qui deviendrait facilement l'écueil d'un individualisme exagéré et sans contrepoids. Sa doctrine et son organisation l'obligent à se tourner avant tout vers les multitudes, et à rappeler à l'individu qu'il fait partie d'une société fondée sur l'amour fraternel. En même temps, elle prêchera sans cesse que L'HOMME NE VIT PAS SEULEMENT DE PAIN; elle donnera un aliment à ceux qui ne sauraient se contenter des jouissances matérielles et qui veulent PASSER SUR TERRE COMME DES VOYAGEURS ET DES ÉTRANGERS.

Pourquoi aurions-nous peur des transformations qu'amènera fatalement l'évolution sociale et démocratique de notre temps? L'Eglise, assistée par l'Esprit-Saint, traversera cette crise comme elle en

a traversé bien d'autres, et d'aussi difficiles, depuis dix-neuf siècles. Pourvu qu'elle ait partout des fils qui la connaissent, qui la comprennent, qui lui obéissent, qui cherchent à étendre son règne, qui travaillent à lui assurer la sympathie et le respect des peuples, qui l'aiment jusqu'à la mort, Dieu fera le reste. Et des fils ainsi disposés, elle en trouvera d'autant plus qu'elle comptera dans son sein plus d'individualités solidement trempées, ouvertes à tous les progrès, promptes aux plus nobles initiatives, s'adaptant à n'importe quelle situation, prêtes à défendre contre le monde entier l'inviolabilité d'une âme libre et chrétienne.

De telles réflexions se lient naturellement au nom de Newman. Il porte, certes, l'empreinte de ces fières races du Nord qui, malgré leurs défauts, gardent la fraîcheur de la jeunesse. Il fut une de ces âmes « neuves et vraies », comme les désire M. de Tourville, qui jugent les choses en elles-mêmes, que le prestige du convenu n'arrête point et qui placent les applaudissements secrets de la conscience fort au-dessus des éphémères succès de la vie publique.

Il m'a paru bon de mettre son exemple sous les yeux de nos concitoyens catholiques et protestants. Que ceux-ci veuillent bien, comme Newman, étudier à fond, dans des pièces authentiques, dans des sources absolument sûres, nos doctrines et nos institutions. Qu'on ne se fie point à des sentiments instinctifs où, sans qu'on y prenne garde, il entrerait de la méfiance ; qu'on n'accepte, comme il sied à des esprits virils, que des jugements qui aient résisté au creuset de la critique. Il y a parfois des ouvrages partiaux qui dénigrent tout ce qui porte

l'étiquette catholique. Oh ! la vérité simple, sans fard, complète, l'Eglise n'en a point peur ; elle la demandait déjà par la bouche de Tertullien comme elle la réclame encore de nos contemporains. Rien de plus facile, puisqu'elle a des documents officiels où elle a pris soin elle-même de formuler son enseignement et de préciser le but qu'elle poursuit en ce monde.*

Le jour où cet examen consciencieux aura lieu, nous sommes sûrs qu'à Genève et dans la Suisse entière, l'Eglise catholique rencontrera un esprit de liberté et de justice plus généreux encore que celui qui, depuis cinquante ans, règne en Angleterre et aux Etats-Unis.

Que les catholiques aussi apprennent de Newman qu'il n'est pas de bien ici-bas qui puisse être mis en comparaison avec la vérité religieuse. « Perle précieuse, perle unique », pour l'acquisition de laquelle on doit être prêt à sacrifier tout le reste ! A nous de nous montrer dignes d'un tel bienfait !

E. C.

---

* *A l'appui de cette assertion, je citerai* L'HISTOIRE DE LA NATION SUISSE, *par M. B. Van Muyden, syndic de Lausanne.*

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Jeunesse de Newman

1801-1833

« Licht, mehr Licht. »
GŒTHE.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le 20 Novembre 1884, le cardinal Newman, chargé d'années et de gloire, écrivait les lignes suivantes qui pourraient, au premier abord, surprendre de la part d'un prince de l'Eglise romaine : « Je suis arrivé à cette conclusion que, « si jamais on édite ma biographie, ce doit être « un protestant qui se charge de la partie protes- « tante de ma vie. »

N'en déplaise à l'illustre Newman, je me propose, quoique prêtre catholique, de retracer devant un auditoire presque exclusivement catholique les

années qu'il a vécu dans le sein de l'Eglise anglicane. La tâche est ardue. Il s'agit d'entrer dans l'état d'esprit d'un homme qui, né dans le protestantisme, est remonté par un long et âpre calvaire jusqu'à la vieille Eglise qui a manifesté Jésus-Christ au monde et que, dans une heure d'ingratitude, le Nord de l'Europe a reniée. Il s'agit pour nous autres, fils d'une race latine, de comprendre le travail intellectuel et moral d'un des hommes en qui se personnifie le mieux le type anglo-saxon. Et puis, par la hauteur de son génie, la complexité de son âme, les dons si riches et si variés de sa nature, Newman est l'un des premiers hommes du XIXe siècle, — le premier, à mon avis, — parmi tous ceux qui ont fait de l'étude des choses religieuses le but principal de leur vie. Il nous apparaît tour à tour comme un philosophe planant dans les régions de l'idée pure, comme un poète qui, en prose ou en vers, jette un rayon de grâce sur toutes les pensées et sur tous les sentiments qu'il veut exprimer, comme un grand orateur qui, en déversant son âme, emporte avec lui l'âme de ses frères, comme un historien sagace qui sait trouver le fil des évènements les plus compliqués, et lire dans le cœur des hommes du passé. Il est subtil et naïf, impétueux et tendre, contemplatif et ardent à la lutte; surtout, il est une conscience. Je ne dis pas : il a une conscience; — chacun de nous en peut dire autant — mais je voudrais indiquer que sa conscience, à lui, est si droite, si courageuse, si délicate, si facile à s'alarmer, et pourtant si saine et si robuste, qu'on trouve peu d'aussi splendides exemples de rectitude morale.

Mieux que personne je sens tout ce qui me manque pour parler dignement de ce grand homme. Du moins, j'éprouve pour lui la plus vive sympathie : on dit que quand on aime les gens on les comprend mieux. A ce compte-là, il me semble que, depuis bien des années, j'ai pénétré dans les profondeurs de l'âme de Newman. A défaut d'autres qualités, il y en a une, du moins, que j'apporterai dans ma tâche, celle que Newman préférait à tout le reste, celle que rien ne saurait remplacer quand on veut étudier et écrire l'histoire, surtout l'histoire de l'Eglise, la sincérité. Oui, saluer la vérité, comme un reflet de Dieu, où qu'on la rencontre; lui vouer le culte le plus humble, le plus désintéressé, le plus tendrement passionné qui se puisse imaginer; dire très simplement, mais, s'il le faut, dire très haut ce que l'on sait et ce que l'on pense : ce n'est pas toujours le moyen de plaire à tout le monde; mais c'est, quoiqu'on veuille, la meilleure manière de servir l'Eglise et de relever les cœurs. *C'est la vérité qui vous délivrera*, dit l'Evangile. Quand on parle d'un homme qui, comme Newman, a tout sacrifié pour la vérité, c'est le cas de pousser jusqu'au scrupule la probité de l'esprit.

Dans ces derniers temps, Newman a été en France l'objet d'études fort intéressantes. Le premier volume de M. Paul Thureau-Dangin, sur la « *Renaissance catholique en Angleterre* » lui est en grande partie consacré : ceux qui ont lu ce travail verront tout ce que je lui dois. Une femme d'une très rare distinction, M^lle^ Lucie-Félix Faure, la fille de l'ancien président de la République française, a également, raconté la carrière de

Newman dans des articles étincelants de verve qui ont été fort remarqués par les lecteurs de la *Quinzaine* *.

Je n'ai ni le dessein ni la force de faire aussi grand. Je tâcherai de replacer Newman dans le milieu où il vécut, mais c'est lui-même qui attirera notre attention. Nous n'aurons pas le temps de discuter une à une ses idées; nous en marquerons l'évolution; nous noterons surtout les sentiments qui nous permettent de suivre le travail de son âme, ce travail intime dont Dieu seul a le dernier mot et qui est bien la plus attachante des réalités d'ici-bas.

John-Henry Newman naquit dans la Cité de Londres, *Old broad Street*, le 21 Février 1801. Son père était un riche banquier de la capitale. Par sa mère, il descendait d'une vieille famille huguenote qui avait quitté la France lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Il trouva dans sa famille des traditions de foi qui se rattachaient moins à l'Eglise anglicane qu'à la conception calviniste du protestantisme. Les premiers maîtres qu'il eut le fortifièrent encore dans cette tendance.

Il fut un enfant à l'esprit vif et prompt. Les exercices du corps, qu'affectionnent tant d'ordinaire les jeunes Anglais, ne l'attiraient point : on ne le voyait presque jamais prendre part aux jeux. A 9 ans, il écrivait déjà ses impressions sur son

---

* Aujourd'hui, ces articles, augmentés de quelques chapitres nouveaux, forment un charmant volume.

agenda de poche. Ainsi, le 4 Mai 1810, nous trouvons ces notes qui indiquent un enfant de sensibilité très précoce : « Aujourd'hui entendu pour « la première fois le coucou. J'ai rêvé que (ma « sœur) Marie était morte ». A 10 ans il fait des vers dont quelques uns ne sont point trop mal tournés. Sa volonté était aussi énergique que son intelligence était brillante. Un jour, il se révolta à demi contre sa mère, qui était très tendre, et pour laquelle il eut toujours un culte passionné. Mrs Newman tint bon, l'enfant dut se résigner à capituler : « Eh bien, John, lui dit sa mère, vous voyez que vous ne faites pas votre volonté. » « Non, répondit-il avec calme, mais j'ai rudement essayé d'y parvenir. »

Il prenait un goût extrême à la lecture de la Bible. Mais il avoua plus tard, dans son *Apologie*, qu'il n'eut pas de convictions religieuses très précises jusqu'à l'âge de 15 ans.

Au mois d'août 1816 eut lieu ce qu'il appelle, dans son vocabulaire évangélique d'alors, sa conversion. Sa vie devint, je ne dirai pas plus pure et plus austère, mais plus occupée des choses de la foi.

Au mois de décembre de la même année 1816, le jeune Newman entra à *Trinity College* à Oxford. Alors commença pour lui une période de dur labeur. Il étudia avec une égale application et un égal succès les branches les plus opposées du savoir humain, la poésie et les mathématiques, les langues orientales, la minéralogie, l'histoire et la philosophie. A certains jours ses camarades se détendent du travail dans des fêtes grossières où l'on boit plus que de raison. Autant par dis-

tinction native que par sentiment religieux, Newman manifeste son horreur pour ces excès bruyants. Toutefois, il est bon et poli avec chacun. Son unique distraction est la musique : de longues heures, il s'enferme dans sa chambre, seul avec son violon ; il oublie ses fatigues en s'envolant dans les suaves régions de l'harmonie. Pendant les vacances, il se repose en lisant neuf heures par jour.

Et cependant, cet écolier si appliqué, si richement doué, échoue à l'examen final de son collège. D'autres, moins instruits que lui, son ami Bowden en particulier, ont réussi. Mais il était à bout de forces : son cerveau et ses nerfs, tendus par un surmenage imprudent, lui ont refusé le service. Juste à ce moment-là, il lui faut choisir sa voie. Son père, complètement ruiné, a dû se retirer des affaires. Newman avait été destiné au droit. Sa famille craint qu'il n'ait de la peine à se frayer une route dans cette carrière si difficile et le pousse du côté de la théologie. Lui-même, du reste, se sent attiré vers l'étude de la religion. Ce n'est pas seulement par piété. Il est aussi trop désintéressé, trop délicat, trop épris des grands problèmes de la raison humaine, pour songer à une profession lucrative. C'est pourquoi, sans se laisser décourager par son échec, il songe à subir l'examen requis pour devenir *fellow* du collège d'Oriel, à Oxford.

* * *

Oxford est l'une des plus curieuses, et, dans le haut sens du mot, l'une des plus belles villes de l'Angleterre et du monde. Assise au milieu des verts paysages qui bordent la Tamise, elle

apparaît d'abord comme un incomparable reliquaire des temps passés. Ses églises sombres avec leurs clochers gothiques, ses collèges superbes qui ont gardé les cours et les jardins des vieux cloîtres, ses rues aristocratiques et désertes nous transportent au temps des Tudor. Mais c'est là que vient se former l'élite de la race la plus ouverte aux idées nouvelles, la plus entreprenante qui existe. Les traditions de cette ville universitaire sont tout à la fois austères et libres; on y garde le sens du respect; on s'y préoccupe moins qu'ailleurs, dans les choses de la conscience, de ce que pense l'opinion publique. Les jeunes gens que vous y rencontrez sont gais et froids, amoureux de sport, plus amoureux encore de tout ce qui rehausse la dignité personnelle. Leurs études finies, ils sont parfois moins savants, mais ils sont plus hommes que leurs pareils du continent. Quand vous avez visité les arsenaux de Portsmouth, les docks de Londres, les ateliers de Birmingham, il vous faut passer quelques jours à Oxford, si vous voulez bien comprendre pourquoi la race anglaise demeure si forte et si jeune, pourquoi elle se plie sans violence à toutes les transformations, pourquoi, dans ce monde où tout passe, chaque siècle voit grandir son rôle moral et l'empire matériel de la langue qu'elle parle.

Si vous ne désirez goûter qu'une sensation d'art, allez quand même à Oxford; mais allez-y avec des yeux de poète et de dilettante, comme Paul Bourget qui en a si vivement goûté, si délicieusement exprimé le charme unique et souverain.

En 1822, parmi tous les collèges d'Oxford, il n'y en avait pas de plus renommé que celui d'Oriel. Les maîtres, qu'on appelle là-bas des *fellows*, se recrutaient eux-mêmes par des examens exceptionnellement difficiles. Aussi, devenir *fellow* d'Oriel était-ce la suprême ambition de tous les étudiants d'Oxford : cela suffisait à la gloire de toute une vie.

Newman n'avait que quelques mois devant lui pour se préparer aux examens. Une seule place était vacante et les aspirants étaient aussi distingués que nombreux. « Je ne cesse de prier, « dit-il, pour entrer à Oriel. O Dieu, disposez de « moi pour votre gloire, mais faites que je sois « résigné et heureux. » Plus l'examen approche, plus sa confiance augmente. Enfin le vendredi après Pâques, c'était le 19 avril 1822, il est seul dans sa chambrette d'étudiant, jouant du violon. Le bedeau du collège se présente et lui annonce dans un langage prétentieusement solennel qu'il vient d'être élu.

Newman est tellement ému qu'il jette son violon sur le parquet et se met à courir au collège d'Oriel. Les passants le regardent ébahis. Arrivé à Oriel, il est reçu à bras ouverts par ses nouveaux collègues.

Ces hommes renommés qu'il n'avait encore vus que de loin et dont le nom lui en imposait, l'appellent simplement Newman : à son tour, il les doit traiter avec la même familiarité. L'un d'eux surtout, qui allait jouer un rôle prépondérant dans le mouvement religieux de l'Angleterre au XIX^{e} siècle, l'accueille avec bonté; c'était Keble. Il fut placé près de lui à table. « Quand

« Keble me tendit la main, dit Newman, je « reculai, confus d'un si grand honneur, car « c'était le premier homme d'Oxford. »

Vivre et mourir *fellow* d'Oriel, Newman, pour le moment, ne voyait rien de plus enviable. C'était, en effet, une vie très belle que celle qu'on y menait. Le *fellow*, tant qu'il gardait son poste, était tenu au célibat : c'était un legs, très respecté, du passé catholique d'Oxford. On n'avait d'autre souci que l'étude calme et désintéressée. Impossible d'imaginer une atmosphère intellectuelle qui fût plus élevée, plus exempte de soucis. « Les *fellows* étaient, dit Newman, des hommes « d'une haute conscience qui avaient le senti- « ment de leur responsabilité devant Dieu, leur « vie était absolument correcte ; s'ils avaient quel- « que fierté, c'était plus de leur collège que de « leurs mérites personnels. » Autour d'eux se pressait une jeunesse ardente, curieuse, qu'il s'agissait d'éveiller aux joies de l'esprit, et, si l'on s'en sentait le goût, aux joies plus profondes de la conscience. Oui, il y avait de quoi rendre un homme heureux. Mais hélas ! comme le dit Paul Bourget, précisément au sujet de cette douce et noble vie d'Oxford, « le verbe être heureux n'a ni « présent, ni passé, ni futur. C'est au condition- « nel qu'il se conjugue : je serais heureux, j'aurais « été heureux. » Cela est vrai surtout des hommes qui, comme Newman, éprouvent un frisson du cœur en face de l'au-delà.

* * *

Ce qui avait désigné Newman au choix de ses collègues, ce n'était pas seulement la variété de ses connaissances, — d'autres possédaient

aussi bien que lui l'antiquité classique — c'était surtout la haute portée d'esprit dont témoignaient ses compositions, Cependant, il resta longtemps encore avant de se révéler : comme tous les hommes qui ont beaucoup pensé et qui sentent profondément, il était fort réservé, presque timide avec ceux qu'il ne connaissait point, très long à se livrer. On crut même un moment qu'on s'était trompé et que Newman ne serait toujours qu'un fruit sec.

Par bonheur, un des hommes les plus distingués d'Oxford, le Dr Whately, se chargea de détromper ses collègues. Whately avait une valeur incontestée. C'était en même temps un de ces causeurs à la verve intarissable, à qui il faut toujours un auditeur attentif, mais qui ont en eux assez d'originalité pour devenir, selon un bien joli mot de M. Renan, des excitateurs d'âmes. Newman fut pour un temps l'inséparable compagnon de Whately ; et bientôt, fouetté par les vives argumentations de ce dernier, il lui donne la réplique et l'émerveille à son tour. « C'est la tête la plus claire que je connaisse, dit Whately. » Bien qu'un fossé n'ait pas tardé à se creuser entre eux, Newman ne cessa jamais d'être reconnaissant à Whately. « C'est lui, disait-il plus tard, qui m'a appris à pen-« ser. Je voudrais lui dédier un livre avec ces « mots : A Richard Whately qui, en m'apprenant « à penser, m'apprit à n'avoir pas la même opinion « que lui. »

Whately appartenait, comme beaucoup des hommes d'Oxford, à la nuance latitudinariste du protestantisme, ce que les Anglais appellent *Broad Church*, ce que nous nommons à Genève la frac-

tion libérale. Newman, je le répète, se rattachait plutôt aux idées évangéliques désignées de l'autre côté de la Manche sous le nom de *Low Church*. Lorsqu'on lit ses lettres de 1824 à 1828, surtout celles si tendres qu'il adresse à sa mère et à sa sœur, on voit que la piété, une piété un peu sèche, mais sincère remplissait son âme. « La sainteté est le « grand but de la vie » dit-il. « Apprenez par cœur « de longs passages des Saintes-Ecritures, écrit-il à « sa sœur Henriette : cela est d'un profit inesti- « mable. On se remplit ainsi l'esprit de bonnes et « saintes pensées. »

Aussi, malgré sa vive affection pour Whately, n'est-il pas trop ébranlé dans ses croyances. Il lui en veut de faire trop bon marché du dogme : « C'est « un brillant soleil de juin, dit-il, mais tempéré « par une bise de mars ». C'est à ce moment-là que d'autres amitiés viennent le solliciter, lui apporter des idées nouvelles et l'entraîner vers une direction inattendue. Au sein de l'Eglise d'Angleterre, il s'est constitué un parti — qui est inconnu dans le protestantisme du continent — c'est la Haute Eglise *High Church*. Par là, on entend l'opinion de ceux qui tiennent aux formes hiérarchiques et rituelles héritées de l'Eglise catholique. L'anglicanisme, en effet, a gardé l'épiscopat, la prêtrise, le diaconat, encore que ces ordres soient à nos yeux entachés de nullité ; les pompes de la liturgie ont été en partie maintenues.

Dans les trente premières années du siècle qui vient de finir, ceux des anglicans qui se rattachaient à la nuance Haute Eglise n'étaient ni aussi nombreux qu'aujourd'hui, ni aussi conscients du but à poursuivre. Ce qui les distinguait, c'étaient moins

des croyances distinctes qu'un attachement aux formes traditionnelles du culte.

Voici maintenant que des hommes nouveaux, tous très jeunes, allaient remettre en honneur les souvenirs catholiques qui sont la base du système théologique de la Haute Eglise.

Le premier en date fut Keble qui était aussi *fellow* d'Oriel et que Newman estimait tant. Keble sacrifia sa réputation de lettré et la vie si confortable, si aristocratiquement heureuse d'Oriel pour devenir simple pasteur de campagne. La sainteté de la vie et le souci des âmes abandonnées lui parurent fort au-dessus de la science et de la gloire. Ame singulièrement pure, qui n'était que lumière et harmonie, il composa un petit recueil de poésies où il chanta les émotions que réveillent dans un cœur croyant les principales fêtes chrétiennes.

En 1825 entrait à Oriel un homme plus savant encore que Keble, c'était Edward Pusey, dont, à l'exemple de Newman, nous ne pouvons prononcer le nom sans attendrissement. « C'est à la bénédic-« tion de sa longue amitié et de ses exemples que « je dois tout » s'écriait Newman, qui éprouva dès le premier jour une vive inclination pour Pusey. « C'est, dit-il dans son journal, un homme bien dis-» posé pour la foi. C'est un homme qui cherche. « Comment douter du sérieux de son âme ? Son « entrain à me parler des Saintes Ecritures semble « me le prouver. Oh ! si je pouvais le conduire en « avant et lui faire du bien ! Seigneur, dit-il un « autre jour, bénis-le de tes dons les plus abon-« dants et accorde-moi de l'imiter. »

Keble et Pusey, qui avaient toutes les autres qualités de leurs collègues, y ajoutaient l'attrait

d'un mysticisme ardent ; on devinait en eux un insatiable désir de rénovation intérieure. Malgré le soin jaloux qu'ils mettaient à cacher leurs talents et leurs vertus, leur humilité même les trahissait, comme la violette qui exhale un parfum d'autant plus pénétrant qu'elle est plus à l'ombre. Belles et grandes âmes, exilées ici-bas du bercail visible de Jésus-Christ, mais qui s'y rattachèrent par le désir et qui, peut-être, y pénétrèrent par la porte invisible de la prière et de l'amour. Les luttes de leur conscience présentent une énigme qui nous attire et nous inquiète tout ensemble. Qu'il nous soit permis, du moins, de leur envoyer un hommage de pieuse et profonde sympathie !

Un ami plus cher encore allait venir, qui unissait à un degré exceptionnel la chaleur du cœur à l'originalité de la pensée. Newman le connut au mois de mars 1826 : c'était ce brillant Hurrell Froude, le plus beau, le plus enthousiaste, le plus religieux, le plus hardi, le plus chaste, le plus merveilleusement doué des jeunes hommes d'Oxford. Froude fut pour Newman l'élu, l'être exceptionnel que nous ne rencontrons qu'une fois, un peu plus tôt ou un peu plus tard dans la vie, et qui, dès le premier jour, répond si bien à nos désirs les plus variés, à nos aspirations les plus hautes que nous le saluons comme l'envoyé de Dieu.

Fils d'un pasteur, H. Froude ne goûtait que les choses religieuses. Les doctrines de la Haute-Eglise, il les embrassa avec passion, et, à mesure qu'il les étudia, il éprouva le besoin de les pousser à leurs extrêmes conséquences. Il avait pris en aversion les promoteurs de la Réforme du XVI^me^ siècle. Un indéfinissable attrait le poussait vers

les doctrines catholiques, l'Eucharistie, le culte de la Vierge et des saints, les jeûnes et les mortifications. Hurrell Froude ne cessait aussi de louer la virginité et de la venger des attaques si fréquentes chez les protestants de jadis et quelquefois, hélas, chez ceux d'aujourd'hui. Par là, il se rencontrait avec Newman, Peut-être, à leur insu, fût-ce le désir de se donner entièrement à Dieu et de n'appartenir qu'à Lui, qui rapprocha ces deux hommes de vingt-cinq ans si bien faits pour se comprendre et s'aimer.

Newman, lui aussi, tenait au célibat. Longtemps sa mère le pressa de quitter Oriel, de prendre une cure et de se marier. Si tendre que fut sa vénération pour sa mère, il n'y consentit jamais. « Pour « toujours ! s'était-il dit au jour de son diaconat. « Quand on m'eut imposé les mains, mon cœur « tremblait au-dedans de moi. Pour toujours ! O « paroles qui ne pourront jamais être révoquées ! »

Il ne faudrait pas croire que l'influence de Froude sur Newman ait été très prompte. Ce serait mal connaître Newman, ce serait surtout rabaisser étrangement son génie que de supposer qu'il ait été un simple reflet. Il aimait Froude, il apprit de lui à mieux comprendre l'antiquité chrétienne et à déposer quelques-uns des préjugés de son passé évangélique. Mais il garda en tout sa pleine indépendance. Ainsi en 1828, la charge de *prévôt* du collège d'Oriel devient vacante. Keble se présente ; il est appuyé par Froude et par tous les anglicans de la Haute Eglise. Newman fait campagne et vote lui-même pour Hawkins, qui se rattache à l'opinion libérale. Mais, par une réaction inattendue, c'est à partir de ce moment que Newman se rapproche

de ceux qu'il vient de combattre. Froude lui fait sentir que l'idéal religieux de Keble est bien supérieur à celui de ses adversaires. Un incident de la vie politique de l'Angleterre arriva juste à point pour resserrer les liens qui unissaient Newman à ses nouveaux amis.

En 1829, le ministère anglais, pressé par O'Connell, avait obtenu du Parlement l'émancipation des catholiques et supprimé les lois persécutrices des siècles précédents. Il semblait que toute l'Angleterre dût applaudir au courage de Robert Peel et de Canning. Robert Peel, le ministre qui avait fait voter la loi d'émancipation, était député de l'Université d'Oxford ; il fut assez loyal pour donner sa démission et sommer ses électeurs de lui renouveler son mandat. Tous les libéraux de l'Université prirent parti pour Peel, Whately et Hawkins en tête ; Pusey se rangea de leur bord. Les anglicans conservateurs formèrent le camp opposé : Keble et Froude étaient leurs chefs. Newman se mit avec eux. Sans doute, ses préjugés contre le catholicisme y étaient pour beaucoup. « En principe, « écrivait-il à sa sœur Henriette, je suis nettement « anticatholique ». Mais la grande raison qui le décida, lui et ses amis, c'est qu'il voyait dans la loi d'émancipation une préparation lointaine à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Puis Newman était et demeura toujours un tory convaincu. Vint le jour du vote. Il ne servit à rien à Robert Peel d'avoir fait appel aux sentiments de justice et de liberté des électeurs distingués dont il avait été si longtemps le représentant. Il fut battu. Quand on voit des esprits aussi droits, aussi chrétiens que Froude, Keble et Newman, se glorifier d'avoir fait

échouer un homme tel que Robert Peel, le défenseur si éloquent de la plus belle des causes, cela vous rend pensif en matière de victoires ou de défaites électorales. Serait-ce donc un si grand mal si l'on prenait moins au tragique la plupart des batailles de la politique ?

* * *

De 1828 à 1832, un lent travail s'accomplit dans l'âme de Newman. Il ne lui reste plus rien de son *évangélicalisme* de jeunesse, de ces doctrines calvinistes qui lui valaient de la part de Froude le gros mot d'hérétique. Chaque jour il comprend mieux l'importance du dogme dans la religion : il s'éloigne de plus en plus des libéraux qui ne lui pardonnent guère son évolution vers les doctrines de la Haute Eglise. Souvent, il discute avec eux. Un jour, c'est un ami de Whately, c'est Blanco White, un prêtre espagnol qui avait apostasié sa foi et qui était devenu l'un des plus brillants professeurs d'Oxford, qui essaie de l'arrêter. Newman pose je ne sais plus quel principe. Et Blanco, avec cette seconde vue qu'ont souvent les transfuges pour saisir d'un coup ce qui peut conduire une âme au sanctuaire qu'ils ont quitté, ou l'en éloigner à jamais, lui dit avec vivacité : « Oh ! Newman, prenez garde, cela « vous mènera à Rome ».

En attendant, Newman se plongeait dans l'étude des sciences sacrées. Il commença par les grands théologiens anglicans du XVII[e] siècle qui, sous Charles I, avaient tout à la fois combattu le catholicisme et le calvinisme. Par eux, il apprit que la Réforme, loin de restaurer les

croyances de l'Eglise primitive, avait innové sur bien des points. Bientôt il eut l'envie de connaître les Pères des premiers siècles. Il commença par saint Ignace d'Antioche, le premier en date. Puis, ce fut la grande Eglise d'Alexandrie, avec ses incomparables docteurs, Clément, Origène, Denys, Athanase, qui l'attira et le ravit. Cela le conduisit à l'histoire de l'arianisme dont il a, du reste, retracé les luttes dans un de ses plus beaux ouvrages : *Les ariens du IV^e^ siècle*. Et, à mesure qu'il s'initiait aux doctrines, aux sublimes exemples, aux douloureux conflits de cette période, un rapprochement se faisait dans son esprit entre l'Eglise d'Angleterre, telle qu'il l'avait sous les yeux, et l'Eglise chrétienne des premiers siècles.

« En contemplant le zèle triomphant de l'Eglise « primitive à soutenir le mystère fondamental, « envers lequel, dès ma jeunesse, j'avais une si « grande dévotion, je reconnaissais ma Mère « spirituelle : *Incessa patuit dea*. Les renonce- « ments de ses ascètes, la patience de ses mar- « tyrs, l'irrésistible vigueur de ses Evêques, « l'essor joyeux de son progrès, m'exaltaient et « m'humiliaient. Je me disais : regarde ce trait, « et puis cet autre. Pour ma propre Eglise, « j'éprouvais de l'affection, mais aucune ten- « dresse. J'étais épouvanté des perspectives « d'avenir qui s'ouvraient pour elle ; j'avais de « la colère et du mépris de la voir dans une « hésitation qui ne faisait rien. Je voyais que les « principes de la Réforme étaient incapables de « la sauver. Mais la quitter, c'était une pensée « qui ne me traversa pas une fois l'esprit. »

Le surnaturel, voilà, d'après Newman et ses amis, ce qui manquait à l'Eglise anglicane. Les croyances réduites à un minimum qui révolte l'âme chrétienne et paraît encore trop lourd à l'incrédulité, la piété insuffisamment nourrie par une philosophie vague et creuse, les sacrements méprisés, plus d'offices pendant la semaine, tout le culte extérieur confiné dans le prêche du dimanche et dans quelques froids cantiques. On enseignait bien encore la morale traditionnelle, mais émondée de ces fleurs de mysticisme et de renoncement qu'avait fait pousser la grâce du Christ. Le clergyman n'était trop souvent qu'un simple gentleman qui avait de grosses rentes à dépenser et qui s'en tenait, comme idéal de sainteté, à la *« respectabilité »* si prônée de l'autre côté de la Manche. Et encore, l'intempérance qui était alors à un haut degré le vice national des Anglais, faisait-elle bien des victimes dans les rangs du clergé officiel. L'Etat protégeait l'Eglise, mais en faisant peser sur elle sa lourde main : aussi évêques, pasteurs et vicaires se regardaient-ils plutôt comme les délégués de sa Gracieuse Majesté le Roi que comme les ambassadeurs de Jésus-Christ.

Newman conçut l'audacieux projet de rendre à l'Eglise anglicane la conscience de la mission surnaturelle qu'il estimait lui avoir été confiée par Dieu. Il commença quelques réformes qui ne dépendaient que de son initiative personnelle. Nommé curé de Sainte-Marie d'Oxford, il releva dans cette paroisse les pratiques du culte extérieur, restaura l'église avec soin, établit quelques offices de semaine et ne tarda pas à réveiller dans

un grand nombre d'âmes des sentiments de haute piété. Ses sermons, dont nous parlerons plus tard, nous le montrent préoccupé de combattre cette vie d'honnêteté correcte, froide et purement mondaine qui règne autour de lui. Certes, il fut trop Anglo-Saxon pour ne point priser à leur juste valeur les vertus morales qui sont l'honneur de notre nature, mais il a trop le sens de l'Evangile, pour ne pas rappeler à tous « à temps et à contre « temps », que le vrai chrétien doit viser encore plus haut.

* * *

Newman a parlé splendidement de l'efflorai-son printanière du cœur humain : « C'est, dit-il, « comme une riche fleur, très délicate, très parfu- « mée et d'un éclat qui éblouit ». On ne saurait mieux définir le printemps qui se levait dans l'âme du jeune *fellow* d'Oriel ; c'était un printemps qui avait encore des jours voilés et froids, mais dont la sève exubérante jaillissait de toutes parts.

Lui, jusqu'alors timide, un peu gauche, déployait, en chaque occasion, une activité pratique, une éloquence charmeresse, une grâce de séduction qu'on ne lui connaissait pas. Des amis se groupaient autour de lui, « des amis, dit-il, « qu'il n'avait ni appelés ni espérés » *(unasked, unhoped)*. « Ma langue s'était, pour ainsi dire, « déliée : je commençais à parler de moi-même et « sans efforts ». En général, il était difficile de le mettre en train, mais quand il était lancé, il ne s'arrêtait plus.

C'est à ce moment que son influence grandit. Les jaloux, et les hommes de la taille de Newman en suscitent toujours, l'accusaient d'ambition et

de vanité. On disait qu'il voulait être un chef de parti. Ceux qui parlaient ainsi le jugeaient à leur aune. Personne n'était moins ambitieux ni plus désintéressé que lui. Il désirait, c'était son droit et son devoir, employer au service des âmes les trésors de poésie, de science et d'énergie qui s'étaient accumulés en lui. Dans une lettre du 20 juillet 1831, adressée à son ami Rickards, il a fort bien exprimé la façon dont il comprenait la vie d'un ecclésiastique.

« Il y a, dit-il, une chose que j'ai ardemment « désirée depuis plusieurs années et, je le crois, « avec sincérité, c'est de ne jamais être riche. « J'ajouterai (bien que sur ce point il y ait des « moments où je sois plus sincère que dans « d'autres) que j'ai demandé de n'avoir jamais un « poste élevé dans l'Eglise. Les hommes les plus « utiles ne sont jamais ceux qui ont été le plus « haut placés. Saint Pierre n'a pas été le disciple « de prédilection, ce n'est pas lui qui a travaillé « plus que tous les autres, et cependant il fut le « chef du Collège apostolique. Les hommes vivent « après leur mort, ils vivent non pas seulement « dans leurs écrits ou dans leur biographie, ils « vivent dans cette mémoire non écrite qui se « montre dans les âmes qu'ils ont formées et qui « se relient à eux par une parenté morale indé- « niable, »

On ne saurait mieux exprimer de plus nobles pensées ; mais, qui ne le sait ? Qui ne le voit à chaque instant ? Pour le malheur du monde il y aura toujours trop d'hommes qui, en sens inverse de Newman, renoncent à être quelqu'un pour devenir ou pour rester quelque chose.

C'est surtout avec Froude que Newman aime à échanger les idées nouvelles qui prennent possession de son esprit. Froude a des intuitions plus vives, Newman procède avec une plus grande rigueur scientifique. Ils passent leurs vacances ensemble. Pendant l'été de 1831, ils firent un petit voyage en mer. A cause de la chaleur, ils dormirent sur le pont du bateau. Froude prit un refroidissement qu'il négligea et qui devint le commencement de la maladie de poitrine à laquelle il devait si prématurément succomber. En 1832, Newman dut quitter le collége d'Oriel qu'il avait tant aimé. Le prévôt Hawkins, pour qui il avait voté, désapprouvait les tendances religieuses que les deux amis, ses subordonnés, répandaient parmi la jeunesse confiée à leurs soins. Newman donna sa démission et se confina dans ses fonctions de curé de Sainte-Marie. Mais les excès de travail l'avaient épuisé. Les médecins lui ordonnent le repos. Il se décide alors à partir avec Froude que sa famille inquiète envoyait sur les bords de la Méditerranée. Au mois de décembre 1832, les deux amis s'embarquaient pour Malte.

* * *

Les longues lettres écrites par Newman pendant ce voyage, et dont la plupart sont adressées à sa mère et à ses sœurs, sont du plus haut intérêt. Qu'il s'agisse d'un souvenir d'histoire, de la beauté d'un paysage, d'une réflexion pieuse, il n'est jamais banal ; c'est toujours une note très personnelle. Çà et là, il sème ses lettres de charmantes poésies. L'une, dédiée à son ange gardien, est célèbre : « Sont-ce là les vestiges de quelque

« ami qui n'est pas de la terre ? Est-ce l'empreinte « de ses pas, la frange de son vêtement de « lumière ? »

Il visite Malte, Corfou, puis il aborde l'Italie, où il peut étudier sur place les pratiques de l'Eglise catholique. La première impression n'est guère favorable. « Il est effrayant, dit-il, d'avoir sous les « yeux la perversion des sentiments les meilleurs, « les plus saints, les plus enthousiastes de la nature « humaine. » Il compare l'état religieux de Naples et celui de l'Angleterre. « Ces pays-ci, dit-il, ont « tous les maux du protestantisme, sans en avoir « les avantages. »

A Rome, ses sentiments sont partagés. Par moments, il est dans l'admiration. « C'est la plus « merveilleuse ville du monde. Voici la cité à « laquelle l'Angleterre doit le bienfait de l'Evangile. » Mais les préjugés de son éducation calviniste reparaissent. « Dire que la plus belle des églises « d'ici a été bâtie en partie par la vente des indul- « gences. » En vrai Anglais, il est choqué par le laisser-aller des Italiens. « J'ai vu, dit-il, un prêtre « à l'autel qui, au moment le plus saint du sacri- « fice, crachait sans gêne. » Cependant, il convient qu'il rencontre de grandes apparences de piété. « J'aime les petits séminaristes de Rome ; ils « paraissent si joyeux, si innocents. Pauvres « enfants ! » « Les fêtes religieuses de Rome, les « belles églises, tout cela m'émeut, écrit-il à sa « sœur Henriette, ces choses-là m'ont à demi volé « mon cœur. »

N'allez pas croire qu'il se sente attiré vers l'Eglise catholique. « J'ai toujours tant détesté le « système catholique romain que je ne puis le

« détester davantage en le voyant de près. J'ai passé « cinq semaines à Rome : c'est un temps très doux « et dont le souvenir sera toujours en moi pour « m'apaiser. Oh ! si Rome n'était pas Rome ! « Mais je vois clair comme le jour qu'une union « avec elle est impossible. Elle est la cruelle Eglise « qui nous demande des impossibilités, qui nous « excommunie pour une désobéissance, qui guette « notre prochaine ruine et va s'en réjouir. » Toutes ses lettres sont ainsi un mélange de sympathique admiration et de douloureux effroi. Et, selon la remarque de M. Thureau-Dangin, sa conclusion est toujours : « O Rome, que n'es-tu pas Rome ! »

Il nous est facile de démêler pourquoi Newman passe ainsi de l'attendrissement à la colère. Il rêvait une Eglise qui fut vraiment le royaume de Dieu en ce monde, une Eglise libre, pauvre, si l'on veut, des trésors de la terre, mais riche de doctrine et de charité, une Eglise où toutes les races et toutes les âmes pussent se sentir à l'aise. Il ne voyait que trop tout ce qui manquait à sa chère Eglise d'Angleterre ; et ce quelque chose qui lui manquait, il craignait de le trouver dans l'Eglise de Rome. Le désir et la peur se partageaient son cœur. Comme Rébecca qui sentait ses deux fils s'entrechoquer dans son sein, nous portons en nous deux hommes, dont l'un fait appel à nos sentiments les plus doux et l'autre ne nous laisse entrevoir qu'une suite sans fin de sacrifices. Terrible conflit entre la conscience et ce que saint Paul appelait la chair et le sang ! Pour la plupart des hommes, il n'y a, hélas ! qu'un simulacre de combat. Newman, lui, entendait bien que la conscience l'emportât sur toute la ligne. Mais sa

raison et son cœur ne voulaient se rendre que si le devoir apparaissait dans la pleine clarté de la certitude. Sa ténacité britannique ne céderait le terrain que pied à pied et après avoir épuisé toutes les armes. Pour nul homme ne devait si bien se vérifier l'admirable mot de Vinet : être convaincu, c'est avoir été vaincu.

* * *

En quittant Rome, Newman se dirige sur la Sicile, tandis que Froude reprend le chemin de l'Angleterre. On était à la fin du printemps. Sur la route de Catane à Palerme, il fut saisi par une maladie « qui eut, dit-il, une remarquable influence « sur toute sa destinée. »

C'était une fièvre ardente qui le rongeait jusqu'aux os et le mit bientôt à deux doigts de la mort. Le village où il se trouvait était perdu dans les montagnes : on l'installa tant bien que mal dans une auberge très pauvre. Pour le soigner, il n'avait auprès de lui qu'un domestique italien qui, d'ailleurs, déploya un dévouement presque maternel. Pendant son délire, il lui restait un vague pressentiment qu'il ne mourrait pas. « Dieu, « disait-il à son domestique étonné, Dieu a encore « de l'ouvrage à me confier. » Parfois, il se répétait à lui-même des paroles d'une étrange beauté dont il comprenait à peine le sens. « Je n'ai point « péché contre la lumière, non, je n'ai point « péché contre la lumière. » Pourtant il se reproche d'être venu en Sicile tout seul et contre l'avis de ses amis. Dans ses intervalles lucides, il examine sa conscience et il s'avoue qu'il aime la

vérité et qu'il ne la possède pas encore. Dès que son état le permit, on le transporta à Palerme. « Allons, courage, lui dit le médecin, vous allez reprendre votre jeunesse. » Newman tressaille ; il voit, du reste, que ses forces reviennent, et avec la santé, il recommence à former de joyeux plans d'avenir. Toutes ses pensées, tous ses désirs vont à son pays natal. Peut-être pressent-il qu'il avait raison, pendant ses longs jours de maladie, de dire à son domestique : « J'ai une œuvre à accomplir en Angleterre. »

Au mois de juin 1833, Newman s'embarque à Palerme pour Marseille. Le bateau, qui était fort mauvais, fut retenu une semaine par le calme plat dans le détroit de Bonifacio. C'est là que le 16 juin au soir, devant un ciel morne et lourd, il écrivit cette poésie *« Lead, kindly Light »* qui est devenue le plus beau cantique de langue anglaise. Protestants et catholiques le chantent à l'envi. On y trouve le rythme brisé et la mélancolie affaissée d'un chant du soir ; le poète s'effraie devant les ombres qui s'épaississent. Mais c'est aussi un chant du matin : l'âme qui n'a pas péché contre la lumière a d'infinis désirs d'amour et de pureté, elle sait qu'elle peut espérer encore. On dirait l'alouette qui s'éveille avec l'aube et prend son essor en chantant son hymne au soleil.

Guide-moi, bienfaisante lumière, à travers l'obscurité qui m'environne, guide-moi en avant. La nuit est sombre, je suis loin de mon foyer. Guide-moi en avant. Oh ! dirige mes pieds. Je ne demande pas à voir l'horizon lointain : un seul pas, c'est assez pour moi.

Je n'étais pas toujours ainsi. Je n'ai pas toujours prié pour que tu me conduises. J'aimais à choisir, à voir ma route, mais maintenant guide-moi en avant. J'aimais

le jour éclatant et, en dépit de mes craintes, l'orgueil conduisait ma volonté : ne te souviens point des années qui ne sont plus.

Si longtemps ta puissance m'a béni. Certainement, elle me conduira encore en avant, à travers les bruyères et les marécages, les rocs escarpés et les torrents, jusqu'à ce que la nuit s'en aille, et, avec le matin, souriront ces visages d'anges que j'ai longtemps aimés autrefois et que j'ai perdus pour un temps.

La lumière, « la bienfaisante lumière », allait, en effet, se lever pour le jeune clergyman, mais, en l'illuminant, elle devait aussi projeter ses radieuses clartés sur toute l'Angleterre.

Au commencement de juillet 1833, Newman abordait sur les côtes de la Grande-Bretagne et voulut se reposer quelques jours chez sa mère.

Le samedi 14 juillet, Keble montait en chaire et, devant l'Université d'Oxford au grand complet, prononçait son fameux discours sur l'apostasie nationale. C'était un bien gros mot à propos d'une mesure politique que nous regardons aujourd'hui comme fort juste et fort sage. Il s'agissait alors du *bill* qui supprimait quelques évêchés protestants d'Irlande. Mais, disons aussitôt que ces hommes si intègres, si savants, si pieux, qui tenaient tant à leur Eglise d'Angleterre n'étaient pas simplement des esprits négatifs. Ce n'est pas la haine, c'est l'amour qui les inspirait. Avant tout, ils voulaient ressusciter la vie divine au sein de l'Eglise, qui était le *home* sacré de leurs âmes. En faisant renaître les croyances, les pratiques, les institutions du passé, ils travaillaient, sans le vouloir et sans le savoir, à rapprocher leur pays de cette Eglise de Rome qui leur inspirait encore tant d'horreur. Du moins ils ne reculèrent pas

devant cette conséquence du principe qu'ils avaient posé. Ils ne dirent pas comme les Grecs de Byzance: plutôt Turcs que papistes. Même ceux qui ne vinrent point jusqu'à nous osèrent dire très haut : Qu'on nous appelle papistes si l'on veut, mais nous garderons Jésus-Christ.

Ce grand mouvement d'opinion religieuse qui dure encore, et dont nous sommes loin d'avoir vu toutes les conséquences, s'appelle le Mouvement d'Oxford. Nous l'étudierons la prochaine fois, et nous verrons comment Newman en fut l'âme et le premier chef.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Le Mouvement d'Oxford

1833-1841

« Luttes au dehors, craintes au dedans. »
2 Corinthiens, VII, 5.

Mesdames et Messieurs,

Au mois de septembre 1833, Newman, après avoir longtemps conféré avec quelques amis, commença la publication des *tracts* qui allaient devenir si célèbres et remuer si profondément les pays de langue anglaise. Dans les premiers temps, c'étaient de simples petites feuilles volantes, de trois à quatre pages, imprimées sans nom d'auteur. Le tour en est libre et incisif. C'est, dans la bouche d'un clergyman anglican, à peu près la même note jeune, moderne, vibrante, légèrement audacieuse, presque provocante à certains jours, très

pieuse pourtant, que l'on retrouve dans les véhéments articles que Lacordaire avait publiés les années précédentes dans l'*Avenir*.

Ecoutez le début du premier *tract :* « A mes « frères dans le saint ministère, les prêtres et les « diacres de l'Eglise du Christ en Angleterre, « ordonnés pour cela par le Saint Esprit et l'impo- « sition des mains. — Compagnons de travail, je « ne suis que l'un de vous, un prêtre. Si je vous « cache mon nom, c'est de peur de m'arroger trop « d'importance, en parlant en mon propre nom. « Mais je dois parler, car les temps sont très « mauvais, et personne ne parle contre eux. N'en « est-il pas ainsi ? Ne sommes-nous pas à nous « regarder, l'un l'autre, sans rien faire ? Ne con- « fessons-nous pas tous le péril dans lequel l'Eglise « se trouve, et cependant chacun de nous ne « demeure-t-il pas dans son coin, comme si des « montagnes et des mers le séparaient de son « frère ? » *

Les *tracts* se succèdent rapidement : la plupart des premiers, neuf sur dix-sept, sont de Newman ; ce sont ceux où il y a le plus de verve primesautière, ceux qui cinglent le plus vigoureusement les abus du temps. Tantôt il y prouve la succession apostolique et par conséquent, l'origine divine du clergé ; tantôt il s'occupe des réformes liturgiques ; ou bien il traite de la constitution donnée par le Christ à son Eglise, des sacrements et de l'oubli où ils sont tombés dans l'Etablissement anglican. La grande idée, c'est que le clergé doit dépendre de Dieu et non de l'Etat, qu'il lui faut demander à

---

* *Voir* Paul Thureau-Dangin, p. 70.

l'histoire des premiers siècles chrétiens les doctrines et les formes de piété qui constituent la vie intime de l'Eglise.

Ces petits *tracts*, Newman et ses amis les répandent dans Oxford où ils sont rapidement enlevés. Il leur arrive parfois de monter à cheval et d'en aller porter dans les presbytères du voisinage. En 1833, le service de la presse et des postes n'était pas organisé comme aujourd'hui. Il fallait un temps assez long pour qu'une idée fît le tour de l'Angleterre.

On s'ébranlait pourtant. Les pasteurs qui avaient l'esprit ouvert et le cœur généreux entraient d'emblée dans le mouvement. Ils étaient charmés et enthousiasmés. Jamais on ne leur avait parlé un langage si viril et si chrétien. Les autres étaient inquiets, presque scandalisés.

On leur disait qu'il fallait regarder non plus vers les réformateurs du XVI^me^ siècle, mais vers les Pères des premiers âges. On leur répétait sur tous les tons que l'heure des saintes oisivetés était passée, qu'ils devaient payer de leur personne et s'imprégner de vie surnaturelle. Tous ceux dont l'intelligence s'était momifiée dans les bandelettes des routines intangibles, tous ceux qui avaient peur des dogmes et des pratiques de Rome, tous ceux qui voulaient plaire au gouvernement dans l'espoir de devenir des dignitaires ecclésiastiques, se prirent à maudire les *tracts*. Et quand on sut que leurs auteurs n'étaient que de simples clergymen sans titre sonore, on fut encore mieux à l'aise pour leur jeter l'insulte et la raillerie.

Au bout de peu de temps, Newman eut les échos de ces mécontentements. Plusieurs de ses

amis lui reprochaient même d'aller trop loin, de parler avec trop de vivacité, de s'engager imprudemment dans des voies dangereuses. S'il avait le courage de ses convictions, Newman était une nature délicate, très sensible, qui tressaillait aux moindres piqûres et pour qui la lutte publique était tout à la fois un besoin et un supplice. Aussi rien de plus intéressant que sa correspondance pendant les années qui vont de 1833 à 1841.

Tantôt il se défend : « On ne gagne rien à « demeurer tranquille, » dit-il à Bowden. « Je suis « charmé, écrit-il à Rogers, qu'on nous appelle « des enthousiastes. Y a-t-il une seule cause ainsi « appelée qui n'ait fini par triompher? » D'autres fois, il est triste et découragé. Ce n'est guère qu'à l'ami des amis, à Froude, qu'il ose alors se confier: « Ce qu'il faut faire, lui écrit-il le 13 novembre « 1833, je ne le sais pas. Je suis accablé et j'ai « besoin d'un conseil.... Je n'ai plus de courage. « Il y a quelques années, avoir su que la moitié « d'Oxford secouerait la tête sur ce que je faisais, « cela m'eût ébranlé... Donnez-moi un conseil et « un encouragement. »

C'est ainsi qu'il ouvre à Froude les derniers replis de son cœur. Avec les autres, il se contient mieux. Dans une lettre datée du même jour que la précédente, il écrit à Bowden : « Sans doute, « nous nous heurtons ici à de la froideur et à des « critiques ; mais, n'en doutez pas, nous les bat- « trons. »

Un de ses amis, Rickards, lui envoie une longue lettre pour lui exposer ses objections et ses reproches. Loin de s'en fâcher, Newman l'en remercie ; mais il s'explique à son tour.

« Je consens à ce qu'on dise que je vais trop « loin, pourvu que, de quelque manière, je fasse « avancer la cause de la vérité : certainement, c'est « l'énergie qui donne de l'élan pour une entre- « prise, et l'énergie est toujours imprudente et « exagérée. Je ne dis pas cela pour excuser ces « défauts, ni parce que je suis sûr de les avoir, « mais pour consoler ceux qui m'aiment et qui « sont tristes de voir la besogne que je fais. Il « s'agit de réveiller le clergé. Fallût-il avoir parfois « un ton irrité et irritant, peu importe, pourvu que « je remue la foule. Vous craignez qu'on ne me donne « trop de louanges. N'en ayez point peur. Je n'en- « tends parler que des fautes que je commets. « C'est bon pour moi qu'il en soit ainsi. Mais « parfois je suis près de me décourager. »

Il va quand même son chemin. L'expérience le rend prudent. Les *tracts* prennent un ton plus calme. Certes, on ne saurait lui reprocher d'avoir jamais été violent ni vulgaire. Mais il aime la polémique et il y fait merveille. Les Anglais savent mieux que d'autres manier l'ironie froide et hautaine qui écrase un adversaire comme d'un coup de massue. Newman est passé maître dans cet art. Ses adversaires ne tardent pas à s'en apercevoir et évitent de se mesurer avec lui.

Au reste, il se possède si bien qu'il ne dit que ce qu'il veut dire. « Vous commencez à voir, « écrit-il à quelqu'un qui l'avait attaqué, que je « suis spécialement modéré dans les choses ecclé- « siastiques : si j'ai un mérite, c'est mon système « de modération. »

Sa sœur s'inquiète comme font les femmes quand elles voient que l'un des leurs est com-

battu par d'implacables adversaires. Newman lui répond avec le calme parfait d'un homme qui est sûr d'avoir défendu une cause juste. « Je ne puis « pas dire que je me repente d'aucun passage de « mes *tracts*. Si tout était à refaire, je ne sais si « j'aurais le courage de commencer ; les attaques « rendent timide ; mais je voudrais avoir fait tout « ce que j'ai fait. »

Ce qui est le plus pénible à Newman, c'est de voir comment on méconnaît la droiture de ses intentions, comment, à chaque instant, on lui prête des paroles et des actions auxquelles il n'a jamais pensé. Des personnes qui se couvraient du manteau de la religion, recouraient aux moyens les plus déloyaux pour combattre les idées qui leur déplaisaient. Newman en souffre, mais ne s'aigrit point pour si peu. « Je me console, dit-il, « en pensant qu'il faut savoir se sacrifier pour « faire avancer la vérité ». Selon une fort belle remarque de Mlle L.-F. Faure, Newman pouvait pousser, comme le Prométhée de la Fable, le cri des audacieux : J'ai osé !

Cependant, vers la fin de 1834, une lassitude se fait sentir. Les *tracts* ont remué l'opinion religieuse en Angleterre. Mais Newman est au bout de ses forces. « Les *tracts* sont défunts ou, du moins à toute extrémité, écrit-il à Froude. » Dans cette même lettre, il lui fait part d'une nouvelle dont il ne mesure pas du coup toute l'importance.

Il annonce que Pusey va publier un *tract* sur le baptême. Le *tract* parut, en effet, en 1835. Cette fois-ci, ce n'étaient plus quelques feuilles légères, alertes, pressantes ; on avait un gros traité, méthodique, bourré de faits, et qui dénotait une con-

naissance approfondie de la théologie. Pusey n'avait ni l'ardeur dévorante de Newman, ni son esprit à l'emporte-pièce, ni ses envolées enthousiastes, ni son éloquence subtile et poignante : c'était un esprit méthodique, un peu froid, un peu lourd, mais plus grave et plus solennel, et qui à l'excitation du début substituait une discussion approfondie et fortement documentée de l'histoire des premiers siècles.* Le *tract* de Pusey eut un retentissement considérable. Cela s'explique par le mérite intrinsèque du travail ; mais la personne même de Pusey constituait pour le Mouvement d'Oxford une incroyable force. « Le « Dr Pusey, a dit Newman, était professeur royal « et chanoine de *Christ Church* : il avait une « immense influence à cause de sa foi si profonde « et si sérieuse, de sa généreuse charité, à cause « de la chaire qu'il occupait et de ses relations de « famille : j'avais toujours eu pour lui la plus « vive admiration, je l'appelais habituellement « ὁ μέγας (le grand). Dorénavant, grâce à lui, nous « eûmes un homme qui pouvait être le centre et « la tête de la foule zélée qui, dans toutes les « parties du pays, adoptait les idées de notre « mouvement. »

Pusey, qui était moins compromis que Newman, qui avait une position officielle plus élevée, devint pour beaucoup la personnification des idées nouvelles. Le Mouvement d'Oxford qui s'était appelé jusqu'alors le *Newmannisme* — ce que quelques malins traduisaient par un jeu de mots assez drôle, *newmannia* — prit le nom de

---

* *Voir* Paul Thureau-Dangin, p. 95.

puséisme. Newman laissa de grand cœur la première place à un homme pour qui il avait autant d'estime que d'affection.

« Pour moi, disait-il, j'ai l'impopularité, le « renom d'être un homme de parti. C'est moi qui « ai le souci des *tracts*, qui ai la responsabilité de « l'agitation. Je suis plus utile ainsi. » En d'autres termes, il avait plus d'indépendance et préférait combattre en simple tirailleur. Il était à la peine et refusait d'être à l'honneur.

* * *

L'année 1836 apporta à Newman des joies d'âme intenses et quelques-unes des plus dures épreuves de sa vie. Au mois de février mourut Hurrell Froude, celui dont l'âme était si proche de la sienne. Je renonce à vous dire quel fut le chagrin de Newman devant cette mort qui était d'ailleurs prévue depuis longtemps : « Je ne pou- « vais faire une plus grande perte, dit-il, c'est « l'être le mieux doué que j'aie connu. » La mort de Froude nous rappelle, à nous, celle de Moïse, qui, lorsqu'il quitta ce monde sur les hauteurs désolées du Nébo, put montrer à ses compagnons d'armes les horizons de la terre promise qui se profilaient au loin dans une lumière d'or.

Au mois de mai de la même année, Newman perdit sa mère pour qui il avait toujours eu un culte profond. Mrs Newman, par une vie toute d'austérité et de dévoûment, comme par la rare portée de son esprit, était digne de la tendresse d'un tel fils. Toutefois, elle n'avait pu voir sans crainte et sans douleur l'évolution religieuse qui s'accomplissait dans l'âme de ce dernier. Elle

demeura, et tel fut aussi le cas de ses autres enfants, une protestante convaincue : il y avait même à certains jours de la dureté dans son langage. Newman, d'autre part, quelque respectueuse affection qu'il eût pour sa mère et ses sœurs, n'obéissait qu'à l'impulsion de sa conscience. Il suivait l'étoile qui venait de se lever et qui le conduisait en pays inconnu. Au risque de contrister ceux qu'il aimait le plus sur terre, il écrivait et il parlait selon ce qu'il estimait être la vérité. Le nuage qui se glissa entre sa mère et lui ajouta une tristesse à ses autres tristesses.

Quelques semaines après la mort de sa mère, il s'en ouvrit à l'une de ses sœurs : « Ma mère, « dans ses dernières années, a méconnu mes vues « religieuses : elle pensait que j'étais entouré « d'admirateurs, que tout allait selon mes désirs. « Et moi qui n'aurais rien eu de plus doux sur « terre qu'un mot de sympathie ou d'éloge de « sa part, je n'en recueillis aucun. Dieu, sans « doute, veut que je sois solitaire. Il a ainsi formé « mon esprit, que je me sens, dans une large « mesure, très au-delà des sympathies du monde « et jeté en Lui seul. »

* * *

Au reste, Newman avait à peine le temps de pleurer ses morts. Il lui fallait demeurer sur le champ de bataille.

En 1836, l'Université d'Oxford fut très agitée au sujet de la nomination d'un nouveau professeur, le Dr Hampden, qui était un savant de valeur, mais dont les tendances rationalistes étaient un objet de crainte et de scandale pour ceux qui

entendaient rester chrétiens. Newman fut un des plus ardents à s'opposer à cette nomination. Le corps universitaire fut convoqué et par trois cent trente voix contre quatre-vingt-quatorze émit un vote défavorable à Hampden. Ce fut une grosse victoire pour les tractariens, mais leur triomphe même allait susciter contre eux des ennemis plus acharnés.

Ce qu'on reprochait avant tout à Newman et à ses partisans, c'était de créer un courant favorable à l'Eglise romaine. Vous vous écartez du pur esprit de la Réforme, leur disait-on. Vous sacrifiez toutes nos conquêtes du XVI^e^ siècle. Newman, au début, ne s'en tourmenta point trop : « Sans doute, dit-il, j'effrayerais les bonnes « âmes, si je disais que je désavoue le nom de « protestant. Oui, dans le sens où elles l'em- « ploient, je le désavoue. Pour moi, je proteste « autant contre Calvin que contre le concile de « Trente ».

Il est d'autant plus à l'aise pour rejeter le protestantisme de Calvin, des évangéliques et des méthodistes, qu'il se sent au cœur un éloignement plus profond pour ce qu'il désigne du nom dédaigneux de *romanisme*. « Devenir un *roma-* « *niste* me semble de plus en plus impossible. « Nous unir avec Rome, si elle le permettait, « n'est pas impossible; mais elle ne pourrait le « permettre, sans cesser d'être Rome. » Tous ses *tracts* de cette époque sont pleins d'expressions fort dures contre l'esprit de « la cruelle Eglise. » Le principal a pour titre *Via media*, ce que nous pouvons traduire : *Le juste milieu*. L'auteur se place entre les catholiques romains et les protes-

tants. D'après lui, la Réforme a exagéré la réaction contre l'ancienne Eglise. Elle a rejeté tout ce qui constituait la vie chrétienne des premiers siècles ; elle n'offre guère aux âmes que l'indigence et le néant. D'autre part, l'Eglise romaine s'est laissée entraîner sur certains points à des abus qui ont corrompu la foi simple et pure des Apôtres. La vérité est entre ces deux extrêmes. L'anglicanisme s'élève contre les excès du libre examen et de l'individualisme, et, en même temps, contre les prétentions à l'infaillibilité doctrinale qu'émet l'Eglise de Rome. — *Via media* — *Le juste milieu.* — Là est le salut, nous assure Newman. Son livre est un chef-d'œuvre de subtilité : il veut se tenir en équilibre sur la pointe d'une aiguille. Il sent si bien qu'il n'a pas trouvé un terrain solide qu'il se demande en terminant si tout ce qu'il a dit n'est pas un rêve, un pur caprice, une variation d'artiste. *

On a beau être Newman, on n'échappe pas à la logique immanente des idées. Il y a des principes qui sont comme le oui et le non, et entre lesquels il n'y a pas de moyen terme. Si vous voulez que je m'incline devant l'autorité de l'Eglise, il faut absolument que cette autorité, en matière de dogme, soit infaillible. Sinon, elle n'a pas le droit d'exiger que je me soumette à son enseignement. Mais, si elle est infaillible, vous voilà dans le pur système catholique romain. Si, au contraire, j'ai le droit, au nom de mon sens personnel, de récuser, sur un point, sur un seul, entendez-vous, l'autorité dogmatique de l'Eglise,

* *Voir* Paul Thureau-Dangin, p. 143.

alors vous admettez le libre examen. Ce principe une fois établi vous conduira fatalement à l'émiettement des sectes, à l'anarchie des opinions religieuses, à l'individualisme le plus effréné. Et derrière le libre examen vous verrez poindre la libre-pensée, qui est plus logique encore et qui essaiera de vous acculer aux négations suprêmes. Entre ces deux principes contraires, le juste milieu de Newman n'est qu'une utopie.

Dans son *Enfer*, Dante représente le diable torturant un damné et lui adressant cette exclamation d'une souveraine ironie :

« Tu ne pensais peut-être pas que je fusse logicien. » *

Ah ! Mesdames et Messieurs, il n'y a pas que « le chérubin noir » du grand Alighieri qui soit logicien. L'homme l'est aussi, et c'est l'honneur de notre nature. Nous ne sommes pas maîtres de nos principes : ils nous entraînent plus que nous ne les gouvernons nous-mêmes. Il ne dépend pas de nous d'arrêter les conséquences des idées que nous avons posées. Newman allait bientôt s'en apercevoir. Mais il n'était pas de ceux, je le répète, qui se dérobent à leur conscience et qui, par crainte des hommes, cherchent à se soustraire aux conclusions nécessaires de leurs doctrines.

* * *

---

* ..... *Forse*
Tu non pensavi ch'io loico fossi.

Jusqu'en 1839, le mouvement tractarien alla grandissant. Il n'y avait pas que les *tracts* pour le répandre. L'action personnelle y aidait beaucoup. C'est là surtout que l'influence de Newman se détache en plein relief. Il était à peu près sans rival pour attirer la confiance des jeunes gens et les entraîner sur les hauteurs du monde intellectuel et moral.

Il était lié avec certain d'entre eux par une de ces amitiés enthousiastes, débordantes de poésie, qu'on ne trouve que chez les hommes d'esprit supérieur dont le cœur est très chaud et très très chaste. * En retour, il était de leur part l'objet d'un véritable culte. Avec cela, il gardait une simplicité extrême. Il cachait si bien son savoir, ses talents, ses vertus, qu'on osait toujours l'aborder. Sa conversation, vive, étincelante, avec une teinte de mélancolie, tenait sous le charme. A certains jours, sans cesser d'être aussi bon, il demeurait silencieux, très pensif, comme s'il eût poursuivi un entretien secret avec un hôte intérieur et mystérieux dont rien ne pouvait le distraire : cela même, en donnant plus de prix à ses heures d'expansion, n'était pas pour le rendre moins attachant. Une femme — il y a des nuan-

---

* M. Paul Sabatier émet, au sujet du mouvement franciscain, une fort touchante réflexion : « L'amitié entre hommes « a, lorsqu'elle dépasse un certain degré, quelque chose de « profond, d'élevé, d'idéal, d'infiniment doux où n'atteint « aucune autre amitié. Il n'y avait pas de femme dans le « Cénacle, lorsqu'au soir de sa vie Jésus communia avec « ses disciples et invita le monde au banquet des noces « éternelles. » *Vie de saint François d'Assise*, p. 99.

ces, Mesdames, que vous sentez et exprimez mieux que nous — une femme qui vivait alors à Oxford, a fort bien saisi l'attrait unique de Newman :

« En peu de mots prononcés sans effort, dit-
« elle, et qui nous semblaient comme le jaillis-
« sement du cours ordinaire de sa pensée, il nous
« prenait du monde où nous vivions pour nous
« transporter avec lui dans une région plus haute.
« C'était en partie la simplicité de ses manières et
« de ses paroles, une absence de tout ton didac-
« tique, de tout ce qui indique que l'esprit prend
« à dessein une attitude, c'était cela qui nous
« impressionnait ».

On venait de loin, de toutes les parties de l'Angleterre et même des colonies d'outre-mer, pour le voir et pour l'entendre. Quand il passait dans la rue, les jeunes gens se poussaient du coude pour se le montrer l'un à l'autre : voici Newman, disait-on, et chacun se taisait. Pour ses amis, il était le cher Newman ; pour sa famille et quelques rares intimes, il était l'unique John-Henry. Mais, pour la foule, il était le grand Newman, et, s'il inspirait la confiance, il inspirait avant tout le respect. Toujours distrait, le pas rapide, il ne s'apercevait guère de cette popularité croissante. On l'imitait, on copiait jusqu'à ses gestes : la jeunesse n'est-elle pas portée à exagérer les choses ? S'il eût pu s'en douter, il eût été le premier à protester contre ces marques d'admiration exaltée. Peu à peu et par ses seuls mérites il était devenu le guide aimé, l'étoile lumineuse, le soleil bienfaisant de l'élite de la jeunesse anglaise. C'est ce sentiment-là qu'exprimait

l'un des élèves de l'Université d'Oxford, lorsqu'à quelqu'un qui l'interrogeait sur ses croyances intimes, il répondit par ce mot : *Credo in Neumanum* (je crois en Newman), comme nous disons : je crois en l'Eglise catholique.

Nulle part comme en chaire son action ne fut heureuse et profonde. Curé de la paroisse de Sainte-Marie d'Oxford, il prêchait chaque dimanche à sept heures du soir. L'heure était mal choisie, puisque c'était celle du souper. Mais dès que sa réputation fut établie, l'église fut toujours remplie. La plupart des sermons qu'il prononça à Sainte-Marie de 1828 à 1841 ont été publiés : il y en a huit volumes qui n'ont jamais été traduits dans notre langue. Devenu catholique, il n'eut guère que quelques mots à y changer. C'est incontestablement la plus belle collection de sermons que nous ait laissée le XIX^e^ siècle. Dans les pays de langue anglaise, prêtres catholiques et pasteurs protestants y viennent également puiser des inspirations.

Est-ce à dire que, donnés tels quels devant un auditoire français, ils obtiendraient le même succès ? Evidemment non. Le génie français, qui est la fleur la plus exquise du génie latin, est fait d'ordre et de netteté, de mesure et d'élégance. Il nous faut une clarté qui rayonne et réchauffe, une précision qui fixe les contours de la pensée. Les Anglo-Saxons, qui ont d'admirables côtés, ne possèdent point ces qualités au même degré.

Comparez une conférence de Lacordaire avec un sermon de Newman, vous verrez le contraste des deux races. Et pourtant Lacordaire et Newman, si divers de tempérament et de tournure d'esprit,

sont frères par l'âme. Lequel des deux posséda à un plus haut degré la noblesse morale, la droiture du cœur, la divine soif de la justice ? Lequel aima le plus Jésus-Christ, lequel eut la vie la plus pure? Lequel répondit le mieux aux besoins de son pays et de son siècle? Je ne voudrais point le dire, car ces deux grands hommes, ces deux prêtres, qui furent si parfaitement prêtres et si parfaitement hommes, je les mets sur le même pied dans mon admiration et ma sympathie, et je les regarde comme les deux plus belles gloires de l'Eglise pendant le siècle qui vient de s'écouler.

Le génie anglo-saxon se plaît moins que le nôtre dans les vérités générales et abstraites. Newman aime à prendre dans la vie de tous les jours un fait saillant, un trait de mœurs qui l'a frappé, une parole lumineuse de la Bible. Puis il analyse ce fait ou cette parole, et il en fait sortir des conséquences qu'on ne prévoyait pas. Il va ensuite fouiller dans l'âme de ses auditeurs. Il dresse l'examen de conscience de chacun ; c'est un interrogateur à qui rien n'échappe et dont la perspicacité vous effraie. Ni Bourdaloue, ni Bossuet, non, pas même notre immortel Bossuet, n'approchent de Newman pour l'acuité de ses analyses psychologiques. Çà et là, il y a des longueurs, des développements trop touffus pour nous, latins, qui sommes pressés d'arriver au but. L'émotion, aussi, est moins en dehors que chez nous, elle évite les grands mots, elle a je ne sais quelle pudeur d'apparaître en public. Mais, que vous soyez croyant ou sceptique, catholique ou protestant, je vous défie de lire un sermon de Newman, je ne dis pas sans être obligé d'admirer son talent,

— c'est ce à quoi il aurait le moins tenu — mais sans qu'un souffle divin ait passé sur votre âme pour l'emporter vers les sommets ensoleillés de la justice et de l'amour.

Voici, d'après un article publié dans la *Dublin Review*, ce qu'était Newman en chaire.

« Il est à peine nécessaire de remarquer qu'il y a « quelque chose que ni la plume ni le pinceau ne peut « rendre dans l'attitude et l'action du prédicateur. C'est ce « quelque chose dont nous désespérons de donner une idée, « même affaiblie, à qui n'en a pas été le témoin. A « ceux qui seraient justement pénétrés de la force et de la « beauté de ses sermons, nous ne pouvons que dire avec « Eschine : « Que serait-ce si vous l'aviez entendu lui- « même les prononcer ? » Et cependant, rien, à première « vue, ne pourrait être plus opposé à la manière du « grand orateur athénien. L'action, telle qu'on l'entend « habituellement, était nulle chez Newman. Souvent, pendant « tout un sermon, il n'y avait chez l'orateur d'autre « mouvement que celui de la tête. On peut dire à la lettre « que du commencement à la fin on ne voyait pas ses « mains. Le sermon commençait d'une voix calme, musi- « cale ; peu à peu la gamme s'élevait lentement. Çà et « là, le prédicateur s'échauffait avec son sujet, il semblait « que son corps et son âme fussent brûlants d'une « émotion qu'il cherchait à contenir. Il y avait des jours « où, dans les passages les plus pénétrants, il s'arrêtait, « sans laisser tomber sa voix, pendant un instant qui « semblait long, puis il lançait quelques paroles avec une « force et une solennité concentrées. Les notes même de « sa voix semblent quelque chose qui est plus que sa « propre voix. La grande église palpitait d'attention...

« Même, quand il lisait les Psaumes ou l'Evangile, « l'effet était le même ; après quarante ans, des gens se « rappellent encore le timbre de sa voix quand il prononçait certaines paroles de nos Saints Livres. »

Entrons, si vous le voulez, dans cette belle église de Sainte-Marie, la plus belle d'Oxford, assurément celle qui, aujourd'hui, ne peut plus être visitée par un voyageur catholique sans lui arracher des larmes. Nous sommes dans un de ces soirs d'hiver, si tristes en Angleterre. Au dehors, le brouillard est fort épais et se change en une pluie fine et froide. Voici Newman qui monte en chaire, il est de haute taille, mais, quoique jeune encore, il est légèrement courbé. Très mince, le visage pâle, l'attitude presque timide. Ses grands yeux vagues, qui se promènent à peine sur ceux qui l'écoutent, semblent faits pour scruter les mystères d'en haut. Un bec de gaz à demi baissé est allumé à gauche de la chaire et projette dans toute l'église une lumière indécise et voilée. L'orateur commence, il lit son sermon, c'est la mode de l'époque. Ses mains cachées n'apparaîtront point, pas un geste. Sa voix s'élève pure, harmonieuse, sans intonations passionnées, mais avec des modulations si graves et si tendres, qu'elle vous semble l'écho d'un monde surhumain.

Regardons l'auditoire. Vous y rencontrez tous les courants de pensée qui ont agité l'Angleterre au XIX^me^ siècle, et quelques-uns de ses hommes les plus considérables. Les bons bourgeois de la ville d'Oxford ne sont pas les plus nombreux. Il y a tant de gens qui ne voudraient pas troubler l'heure de la digestion pour une fête de l'esprit ou une émotion profonde de l'âme. Pour eux, toute l'éloquence du monde ne vaut pas un verre de *pale-ale* et ils ont raison de ne pas venir. Qu'est-ce qu'ils y comprendraient ? Il en vient pourtant, et plutôt de la classe aisée : on sait qu'en général

dans les églises protestantes les rangs sont moins mêlés que chez nous. Mais le plus grand nombre des auditeurs se recrutent dans le monde universitaire.

Voici d'abord les amis, Bowden, Rogers, les frères Wilberforce, ce sont ceux qui, dès la première heure, ont été conquis par les idées et l'affection de Newman. Nobles jeunes gens qui se passionnent pour les choses de l'âme ! D'année en année, leur nombre s'accroît. Oakeley, Marriott, Church surtout, Church que Newman a tant aimé et qui est un des esprits les plus distingués qu'ait produits l'anglicanisme. * Tout près d'eux, Faber, qui est un mystique, un poète, un lettré délicat, Dalgairns qui cultive la métaphysique, Hope Scott, qui est à la fois un juriste et un ascète. A ce groupe se rattachent Keble et Pusey, tous deux dans l'attitude de la prière humble et de la foi courageuse ; ils aiment Newman autant qu'il les aime, et ces trois âmes de haut vol ne se recherchent que pour mieux aller à Dieu. Un jour Pusey jugera les sermons de son ami. « Ce cher John-Henry, s'écrie-t-il, a le don de « dire toute la vérité sans jamais blesser un seul « cœur. »

Un peu en dehors de ce groupe des partisans fidèles, mais s'y rattachant par de sincères sympathies, voyez ces deux jeunes hommes, également jaloux de leur indépendance, amis presque inséparables et appelés plus tard à une célébrité si diverse. Le plus grand des deux, avec son front un peu chauve, c'est Manning et, près de lui, son

---

* *Voir* Paul Thureau-Dangin, p. 158.

cher Gladstone, ce Gladstone qui mêle déjà aux préoccupations de la théologie les ambitions fiévreuses de la politique. Et de Manning et de Gladstone, ce n'est pas Manning, non, c'est Gladstone qui éprouve le plus de goût pour la personne et les idées de Newman.

Il n'a pas ici que des admirateurs. Les indifférents y viennent aussi. Benjamin Jovett, qui, pour un peu, aurait suivi Newman au moment de sa conversion et qui devint l'un des chefs du latitudinarisme anglais. Richard Froude, le frère de cet Hurrell Froude dont nous avons tant parlé, apporte ici ses doutes et ses angoisses ; mais après avoir hésité entre Newman et Carlyle, il s'attache à Carlyle, devient plus incrédule que son maître et écrira un jour l'histoire partiale et fougueuse de la Réforme au XVI^me^ siècle.

Allez plus à gauche. Les disciples du célèbre Arnold, qui était à Oxford le grand rival de Newman, celui autour duquel se groupaient les rationalistes et les libéraux, se donnent assez souvent rendez-vous au pied de la chaire de Sainte-Marie. Peut-être Arnold y vient-il lui-même à certains jours. En tout cas, voici bien ses trois élèves de prédilection. Stanley qui sera plus tard doyen de Westminster ; il y a chez lui des aspirations pures et élevées auxquelles répondent admirablement les prédications de Newman. Mais sa religiosité vague, son désir de popularité humaine, le repoussent du côté d'Arnold et du libéralisme doctrinal. Plus tard Stanley sera l'ami de Renan et bénira le mariage du Père Hyacinthe. Regardez encore cette physionomie un peu froide, c'est un jeune Ecossais très laborieux, Tait, un auditeur assidu qui n'est

venu que pour pouvoir mieux critiquer et réfuter les idées de Newman. Les hasards de la politique feront de lui un jour le primat de l'Eglise d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry, et il ne cessera jusqu'à son dernier souffle de faire opposition à tout ce qui pourrait rapprocher de Rome l'Eglise de Henri VIII et d'Elisabeth. Presque toujours Tait a pour voisin un gros garçon à la mine réjouie et rebondie comme une pleine lune, à l'œil vif, physionomie fort intelligente, quoique un peu vulgaire : c'est Ward le plus avancé et le plus rationaliste des disciples d'Arnold. Ward ne peut tenir en place, il bouge toujours, il lui échappe des réflexions à voix presque haute. Ward est venu d'abord par malveillance : au bout de six mois il est si bien conquis qu'il sera l'un des premiers tractariens qui prendront le chemin de Rome. Dans l'avenir, quand Newman et lui seront devenus catholiques, Ward toujours porté à l'exagération et à la logique absolue, se montrera trop souvent l'adversaire et le détracteur de Newman, qui, lui, gardera son intellectualisme modéré et quelque peu hésitant.

Voyez tous ces jeunes hommes sortis des rangs de la vieille aristocratie et de la haute bourgeoisie. Quelques-uns sont nés au Cap, à Calcutta ou à Sydney, ou s'en iront y promener leur humeur aventureuse et inquiète. Près d'eux, leurs professeurs, qui ont pâli sur le sanscrit et l'hébreu, qui manipulent les combinaisons de la chimie et étudient les lois de l'algèbre. Les femmes viennent aussi, encore que Newman soit avec elles d'une réserve, parfois d'une rudesse proverbiale. Elles tressaillent à cette voix qui leur parle d'amour et de pureté, de foi et de sacrifice.

Voulez-vous que je vous en présente quelques-unes ? — Tenez, à côté de Pusey, voici Mrs Pusey, qui épousa l'illustre professeur à la suite d'un très joli et très chaste roman d'amour. Elle sait le grec et l'hébreu presque mieux que lui ; mais elle a l'esprit plus vif, plus prompt, c'est une âme ailée. On dirait qu'elle pressent que la mort la guette ; elle demande à Newman de l'aider à devenir plus fervente, de la préparer au grand voyage. Près d'elle, sa fille, cette délicieuse Lucie Pusey, que tous à Oxford regardaient comme une sainte : « Elle était l'enfant de vos livres, disait son père à Newman. » Lorsque toute jeune encore, elle n'avait pas vingt ans, elle quitta ce monde, Pusey écrira encore à son ami : « Que « le nom du Seigneur soit béni. L'enfant de vos « sermons a été acceptée par Dieu, et elle est en « paradis. » Et cette jeune fille, à la figure si régulière, d'une intelligence rare, avec cette forte pointe d'originalité, qui est le charme des Anglais et des Anglaises ; c'est Miss Maria Giberne, l'amie des sœurs de Newman, décédée il y a peu d'années, au monastère de la Visitation d'Autun. Elle écoute et repasse « dans le cœur de son cœur » — selon sa propre expression — tous les enseignements du prédicateur. Voyez encore, près de ce vénérable clergyman qui est leur père, ces quatre jeunes filles si admirées, qu'on nomme à Oxford les quatre belles demoiselles Sargent. Leurs futurs époux sont dans l'auditoire. L'aînée deviendra la femme de Samuel Wilberforce qui sera un jour évêque anglican d'Oxford ; deux autres se feront catholiques avec leur mari. La troisième, Caroline, qui fut, dit-on, la plus accomplie des quatre,

épousera Manning et mourra après quelques années de mariage, laissant Manning libre de suivre une vocation plus haute et de devenir un jour cardinal de la sainte Eglise romaine.

Ils sont là, les disciples et les maîtres, hommes et femmes, venus de tous les pays de langue anglaise et s'en allant sur tous les chemins de la pensée philosophique et religieuse. Tous apportent au pied de cette chaire je ne sais quelle rigidité anguleuse, une imperturbable possession de soi-même, un mépris absolu du respect humain et surtout cette anxiété douloureuse de la conscience qui est le trait distinctif des gens de leur race, et qui les rend plus accessibles que les autres peuples à la beauté morale de l'Evangile. Newman est leur homme, parce qu'il est comme eux pétri d'énergie, parce qu'au lieu d'édulcorer la morale chrétienne, il leur présente un idéal très difficile à atteindre et qu'il essaie de leur déchiffrer l'énigme de l'au-delà. Heure unique dans l'histoire religieuse de l'Angleterre que ces belles années d'Oxford : que de talents, que de vertus s'entrouvrent dans l'église de Sainte-Marie comme les pousses printanières aux premiers rayons du soleil! Que de retours au catholicisme, et, en tout cas, que de vies pures et généreuses ont commencé là !

* * *

Je passe sous silence l'activité grandissante de Newman pendant les années 1837 et 1838, et j'arrive à l'année 1839, qui eut une si grande importance dans sa vie. Jusqu'alors, il n'avait été combattu que par des protestants zélés qui lui

reprochaient d'accoutumer les esprits à regarder du côté de Rome. Voici maintenant qu'une voix catholique se fait entendre : c'est Wiseman qui entre en scène et qui, dans des articles rédigés avec beaucoup de courtoisie et de vigueur, déclare que Newman ne peut se bercer d'avoir trouvé un terrain solide et qu'il lui faudra ou bien accepter le libre examen avec toutes ses conséquences, ou bien reconnaître l'autorité infaillible de l'Eglise.

Rien ne pouvait être plus importun pour Newman qu'une telle constatation. Justement, pour la première fois de sa vie, il venait d'avoir un doute sur la légitimité de l'Eglise anglicane. En lisant l'histoire du concile de Chalcédoine, il lui parut clair comme le jour que l'Eglise de Rome au XIX^e^ siècle parlait le même langage que saint Léon au VI^e^ siècle, et qu'au contraire les anglicans étaient dans la même position que les monophysites d'Orient. Or, ces monophysites, Newman l'admettait sans discussion, étaient des hérétiques qui, par leur propre faute, étaient sortis du vrai et unique bercail. La conclusion s'imposait.

Un autre exemple tiré des controverses de saint Augustin contre les donatistes l'amena au même résultat. Pour un historien, pour un théologien comme lui, l'argument avait un poids considérable. Cependant, au bout de quelques semaines, son émotion s'apaisa. Il n'a pas indiqué quelle réponse il trouva pour mettre fin à son angoisse; il nous a simplement dit que sa conscience se rétablit dans le calme. Voilà donc l'un des hommes qui avaient l'esprit le plus en éveil, l'un des plus savants, l'un des plus pieux de

l'Eglise anglicane, qui arrive à l'âge de trente-huit ans sans qu'un doute ait jamais effleuré sa bonne foi. Le jour où se présente une objection, il l'étudie avec une parfaite probité d'esprit. Pour rien au monde, il ne voudrait pécher contre la lumière. Et pourtant il se rendort bien vite sur l'oreiller de ses antiques préjugés. Quelle leçon pour nous ! Comme cet exemple nous montre qu'il ne faut juger et surtout ne condamner personne ! Saint Augustin, qui en avait fait la rude expérience, n'a-t-il pas dit : « Ceux-là seuls qui « sont sortis de l'erreur peuvent savoir ce qu'il « en coûte pour aller des ténèbres à la lumière ? »

En tout cas, Newman ne devient pas plus doux à l'égard des catholiques. Au contraire, le malaise indéfinissable qui lui est resté augmente ses susceptibilités. En 1840, un religieux, qui appartenait à l'illustre famille des Spencer et qui s'était converti depuis de longues années au catholicisme, organisait partout une croisade de prières pour la réconciliation de l'Eglise anglicane et de l'Eglise romaine. Spencer était venu à Oxford. Newman refusa de le recevoir et lui écrivit une de ces lettres à l'emporte-pièce, froides et cinglantes, que sa piété n'arrêtait pas toujours :

« La nouvelle que vous priez pour nous est « fort touchante ; puissent vos prières retourner « avec abondance sur vous-mêmes ! Vous invitez « à l'union des cœurs au moment même où vous « faites votre possible, non pour restaurer, pour « réformer ou pour réunir notre Eglise, mais pour « la détruire. Vous allez plus loin que ne l'exi- « gent vos principes. Vous vous liguez avec nos

« ennemis. La voix est bien la voix de Jacob, « mais les mains sont les mains d'Esaü. Nous « avons l'impression irrésistible que vous êtes un « parti politique et non un parti religieux... Il « m'est impossible d'avoir des rapports familiers « avec une personne influente de la communion « romaine, et surtout avec ceux qui m'apporte- « raient un message religieux. »

A la même époque, dans un article du *British Critic*, il est encore plus aigre à l'égard des catholiques. « Nous voyons les agents de Rome « sourire, s'incliner, faire des révérences pour « attirer l'attention, comme des sorcières qui « veulent prendre des garçons paresseux en leur « présentant des contes de nourrice, de jolies « gravures, du pain d'épice doré, des médecines « cachées dans des confitures et des dragées « pour les bons enfants. »

Et il ajoutait ces mots où l'orgueil national anglais, cet orgueil qui, à certains jours, est, à ce qu'on prétend, incommensurable comme l'Océan, se mêle à je ne sais quel souffle d'âpreté sectaire. « Nous Anglais, nous aimons le cou « rage, la franchise, la constance, la vérité. Pour « nous gagner, Rome doit apprendre ces vertus « et les pratiquer. Qu'elle cesse d'être ce qu'elle « est pratiquement ; sinon une union est impos- « sible entre elle et l'Angleterre. »

Nonobstant ces heures d'humeur ombrageuse et farouche, il écrit à Keble au mois d'octobre 1840 une lettre où il laisse voir le trouble de son âme : « Je crains d'être obligé de « reconnaître que, le voulant ou non, j'incline du « côté de Rome les âmes des jeunes gens ».

— Cette pensée le tourmente, avec d'autant plus de force qu'il commence à avoir des soupçons contre lui-même.

* * *

Tel était son état d'esprit quand il compose le fameux *tract* 90, qui parut le 27 février 1841 : cette fois-ci, Newman mit le feu aux poudres. Ce *tract* célèbre qui fut publié sans nom d'auteur est destiné à prouver que les trente-neuf articles qui, depuis le règne d'Elisabeth, sont le fondement de l'Eglise anglicane, sont susceptibles d'une interprétation catholique. Newman y prétend que, sous le nom de doctrines romaines, trois choses différentes sont désignées : 1° il y a l'enseignement des premiers siècles; — 2° les dogmes formels de Rome, tels qu'ils ont été définis dans les derniers conciles, principalement celui de Trente, et qu'on les trouve dans la profession de foi du pape Pie IV; — 3° les croyances et usages populaires qu'on rencontre chez les peuples catholiques, et auxquels Newman applique le nom d'erreurs dominantes. Là-dessus, l'auteur du *tract* 90 soutient que les trente-neuf articles sont conformes à l'enseignement catholique des premiers siècles, que la plupart des dogmes formels de l'Eglise romaine peuvent se concilier avec ces trente-neuf articles, qui sont avant tout dirigés contre les erreurs dominantes.

On voit que le terrain était brûlant pour un clergyman, fils de l'Eglise anglicane, qui avait prêté serment aux trente-neuf articles. Ainsi, on pourrait être anglican et ne rejeter ni la confes-

sion, ni la présence réelle, ni le purgatoire, ni l'invocation des saints et le culte de la Vierge, ni le célibat ecclésiastique..... « Sur plusieurs de ces « points, dit Newman, l'Eglise romaine a laissé « s'introduire dans la pratique des abus et des « erreurs. Mais son enseignement officiel n'a rien « qui soit incompatible avec les principes posés « dans les trente-neuf articles. » Jamais Newman n'a mieux déployé les infinies ressources de son génie subtil qui connaissait aussi bien tous les replis de la dialectique que les faits les plus embrouillés de l'histoire. Ici encore, il est clair qu'il y a des chapitres de sa thèse que nous, catholiques, nous n'acceptons point.

Quant à ses coreligionnaires, Newman, malgré sa réputation de piété, malgré l'éclat de son éloquence et de ses services, allait bientôt s'apercevoir à quel point il avait froissé dans le cœur d'un grand nombre d'entre eux la fibre la plus délicate, la plus frémissante de leurs convictions religieuses.

Au fond, le *tract* 90 cherchait à abaisser les barrières entre Rome et l'Eglise d'Angleterre. C'est la tendance qu'on reprochait depuis longtemps aux tractariens. Toutefois, elle ne s'était jamais accusée avec tant de netteté que dans ce petit volume où Newman « avait voulu éprouver « ce que l'anglicanisme pouvait supporter de « catholicisme ».

Si l'on juge les choses sans parti pris, Newman pouvait dire aux protestants qui lui reprochaient de violer les trente-neuf articles en leur donnant un sens catholique : « Ces trente-neuf articles ont été rédigés à dessein en termes

très vagues ; tous les jours, beaucoup d'entre les vôtres leur donnent une interprétation calviniste ou rationaliste qui dépasse de beaucoup les intentions de ceux qui ont réformé l'Eglise d'Angleterre sous Elisabeth. Pourquoi me reprochez-vous, à moi, de chercher à les expliquer dans un esprit de conciliation avec Rome ? Je ne fais que ce que les autres ont fait ; j'use de mon droit comme ils ont usé du leur ».

Mais la passion ne raisonne jamais. Quand on a choqué certains préjugés et certains intérêts, on peut s'attendre aux pires représailles. Les chefs des collèges d'Oxford se réunirent pour délibérer sur la situation. Newman leur écrivit pour se déclarer l'auteur du *tract* 90 et pour demander à se défendre. Tout fut inutile. On prononça en toute hâte, et sans lui laisser le temps de s'expliquer, un vote de censure qui, le même jour, fut affiché à la porte de tous les collèges d'Oxford. Mesure odieuse qu'on prenait contre les marchands malhonnêtes et disqualifiés.

L'orage fut terrible. Un changement de dynastie en Angleterre eût moins révolutionné le monde ecclésiastique et universitaire d'Oxford que ne le fit ce petit *tract* 90. Il n'y eut pas d'autre sujet de conversation. Rien n'est plus consolant que de lire les lettres de Newman pendant cette période de fièvre. Sa conscience se redresse, fière et calme, devant l'oppression et l'injure. Un moment, on essaie d'obtenir de lui une rétractation pure et simple : il s'y refuse nettement. Il aurait pu répéter ce que sainte Thérèse, persécutée, elle aussi, pour avoir voulu faire autre chose que ce qu'on avait fait jusqu'à elle, écrivait à ses adver-

saires : « Pourquoi voulez-vous que j'abandonne « mon opinion ? Lorsque vous m'aurez prouvé « que j'offense Dieu en la suivant, j'y renoncerai. « Sinon, toutes les menaces et tous les travaux « du monde ne sauraient m'ébranler ».

Newman parle à peu près comme la chère grande sainte. « Je ne puis avoir l'ombre d'un « repentir, dit-il, je le répète, je ne me repens de « rien. » Il écrit à sa sœur : « Ne vous imaginez « pas que je craigne pour ma cause ». Et sa sœur lui répond par ces mots qui, dans des jours si agités, durent être d'autant plus doux au cœur de Newman qu'il la savait ardente protestante : « Je « me fie à vous ». Quand il apprend le vote de censure, il écrit à son ami Bowden : « Ne pensez « point que cela me tourmente. Quand vous « saurez tout, vous verrez que j'ai affirmé un « grand principe et que je devais souffrir pour « cela ». Sa grande préoccupation, c'est de se sanctifier avec l'épreuve. « Je suis certainement à « ma vraie place, je l'ai longtemps désirée. J'y ai « été amené malgré moi, je crois pouvoir le dire, « d'une façon providentielle. Je sens pourtant, en « même temps, que c'est une expiation pour mon « secret orgueil et pour ma négligence. Je n'ai « aucun doute sur ce que j'ai fait, bien que j'y aie « apporté de l'imperfection. »

C'est d'abord avec son évêque, le Dr Bagot, que Newman tient à s'expliquer. Il a publié lui-même les deux admirables lettres qu'il écrivit au Dr Bagot. Dans celle du 25 mars, il lui dit : « J'agis pour le mieux. Je pense en toute vérité « que les choses n'iraient pas mieux pour l'Eglise « si je n'avais pas écrit. Qu'une collision dût un

« jour se produire entre membres de l'Eglise qui « ne sont pas du même avis ; il y a longtemps « que je l'ai pensé. C'est la main de la Providence « qui a fixé le jour et la forme où cela s'est « produit. Je me sens obligé de penser que le « *tract* était nécessaire ».

De longues négociations s'engagent, par l'intermédiaire de Pusey, entre l'évêque d'Oxford et Newman. L'évêque promet qu'il ne condamnera pas directement le *tract* 90. Newman, de son côté, donne sa parole qu'il cessera la publication des *tracts*. Quand tout est ainsi arrangé, Newman écrit à son évêque le 31 mars :

« Je n'ai rien à regretter si ce n'est d'avoir « causé de l'inquiétude à votre Seigneurie et à « d'autres personnes que je dois révérer. Je n'ai « jamais pris plaisir à paraître capable de mener « un parti, et, quelque influence que j'aie eue, je « l'ai trouvée et non point cherchée. J'ai agi parce « que d'autres n'agissaient pas, et j'ai sacrifié un « repos qui m'était cher. Que Dieu soit avec moi « dans l'avenir comme il l'a été jusqu'à ce jour ! « Et il sera avec moi, pourvu que ma main « demeure sans tache et mon cœur sans souil « lure ! Je crois pouvoir supporter, du moins je « tâcherai de supporter, toute humiliation person « nelle, si seulement à ce prix je ne trahis pas « les intérêts sacrés que le Dieu de grâce et de « force a remis entre mes mains. »

Son évêque avait l'intelligence assez élevée et le cœur assez magnanime pour comprendre un tel langage. Voici ce qu'il répond à Newman :

« Maintenant que le calme, je l'espère, a « succédé à la tempête, il m'est doux de penser

« que si j'ai fait de la peine à un homme pour « qui j'éprouve beaucoup d'intérêt et d'estime, « vous ne regretterez jamais cependant de « m'avoir écrit une pareille lettre. »

Une chose plus douce encore à Newman que la lettre de son évêque, ce fut l'attitude de ses amis. Pas un ne l'abandonna pendant la tourmente. Même ceux qui, comme Pusey, trouvaient que le *tract* 90 allait un peu loin, le soutinrent avec une générosité chevaleresque.

Si les amis de Newman lui demeuraient ainsi fidèles, c'est bien moins parce qu'il leur était cher que parce qu'ils comprirent l'importance de la lutte engagée. Le *tract* 90 répétait à l'Eglise d'Angleterre qu'il lui fallait chercher un rajeunissement de ses forces spirituelles dans les traditions de l'Eglise primitive. Si, dans cette étude impartiale d'un passé qui certainement posséda le vrai christianisme, on était amené à donner raison à Rome plutôt qu'aux hommes du XVI^e^ siècle, qu'y avait-il là qui dût arrêter les âmes qui attendent et désirent sincèrement le royaume de Dieu ?

D'autre part, quand on veut examiner les faits, on constate qu'aujourd'hui la plupart des doctrines du *tract* 90 sont devenues communes à tout le parti de la Haute Eglise. En 1841, Newman avait devancé ses contemporains. Il lui arriva ce qui arrive fréquemment aux précurseurs : il fut persécuté. Le temps lui a rendu justice.

Encore que la tempête d'outrages, de calomnies, d'humiliations imméritées, ait été longue et dure à traverser, il lui resta donc une double consolation. On l'avait renversé et piétiné, mais on

n'avait essayé de réfuter aucune de ses idées, on n'avait pu lui ôter aucun de ses amis. Au lendemain de la lutte, nous le retrouvons, le cœur meurtri, l'âme sereine, épurée, portant comme un diadème l'auréole d'une grande souffrance.

A ce moment-là même un martyre plus douloureux allait commencer pour Newman : les doutes de sa conscience réapparaissaient. Dieu lui-même s'apprêtait à le récompenser. Oui, après les rudes déboires de sa vie publique et les tortures plus poignantes encore de sa vie intime, Dieu l'acheminait *« vers la bienheureuse vision de la paix »*.

TROISIÈME CONFÉRENCE

La Conversion de Newman

1841-1845

« *The home after many storms* ».
NEWMAN.

MESDAMES ET MESSIEURS,

« A partir des derniers jours de 1841, a dit « Newman, je fus sur mon lit de mort en tant que « membre de l'Eglise d'Angleterre ». Le mouvement des *tracts* était arrêté. Newman s'était retiré dans le silence dont son âme avait soif après de si furieux orages. Il éprouvait le besoin de se recueillir pour se refaire des forces. Mais c'est à ce moment que « trois nouveaux coups », pour prendre son expression, fondirent sur lui et firent entrer jusqu'au plus intime de son être le terrible aiguillon du doute.

En étudiant à nouveau l'histoire de l'arianisme, il ne put se défendre de faire une comparaison entre l'état religieux du IVe siècle et celui du XIXe. Les protestants du continent représentaient les ariens d'autrefois. L'Eglise anglicane était l'image du semi-arianisme. Rome seule n'avait pas changé et maintenait son *Credo* à travers les siècles avec la même imperturbable ténacité. La vérité n'était donc pas dans un moyen terme, comme Newman l'avait soutenu dans sa *Via media* : c'est l'un des partis extrêmes, c'est l'Eglise de Rome qui, seule, pouvait prétendre la posséder. Cet argument, emprunté à l'histoire des premières hérésies et venant après l'exemple des monophysites et des donatistes dont nous avons déjà parlé, était extrêmement pressant. Cependant, il ne s'y rendit pas.

Le second coup lui vint des Evêques. On lui avait garanti la paix. Et voilà que, les uns après les autres, les prélats anglicans élevaient la voix contre le *Tract* 90. Pendant deux ou trois ans, ils remplirent leurs sermons et leurs mandements d'allusions pénibles pour Newman et ses amis. Il semblait qu'on voulût leur rendre l'Eglise anglicane plus odieuse encore. Par une inconséquence qui n'est que trop fréquente en ce pauvre monde, ceux qui tonnaient le plus fort contre l'infaillibilité du pape, se refusaient chez eux à accorder quelque liberté intellectuelle aux Anglais qui professaient une foi moins farouche que la leur.

Pour comble de malheur, le gouvernement prussien entra, sur ces entrefaites, en négociations avec l'Eglise anglicane pour établir un évêque protestant à Jérusalem. L'archevêque de Cantor-

béry consentit à le consacrer. Ce fut le troisième coup. Il faut savoir que, pour les tractariens, — aujourd'hui les ritualistes, — l'Eglise catholique est composée de trois tronçons qui ont un égal droit à se réclamer des Apôtres et de Jésus-Christ : l'Eglise romaine, à laquelle ils accordent une certaine primauté ; l'Eglise, ou plutôt les Eglises d'Orient ; l'Eglise d'Angleterre. Chacune de ces trois Eglises peut s'appeler catholique. En revanche, Newman et ses partisans ne voulaient pas être confondus avec les protestants du reste de l'Europe ; ils ne cessaient, comme nous le faisons nous-mêmes, d'appliquer aux Eglises réformées les qualifications théologiques de schisme et d'hérésie. Que le haut clergé anglican s'entendît avec les luthériens d'Allemagne, on avait là une preuve que l'Eglise d'Angleterre ne pouvait ni ne voulait plus prétendre au titre de catholique. Aussi Newman ne put-il se retenir d'adresser au primat de Cantorbéry une protestation indignée où l'on retrouve et la foi vive et l'intrépide courage de sa grande âme. « Le plus grand mal « que puisse me faire cette protestation, écrit-il à « un de ses amis, c'est qu'on me croira un amer « fanatique. Je n'ai rien à perdre, et je puis « ajouter, je ne crains rien. » — « Les évêques « font leur possible pour nous décatholiciser », écrit-il un autre jour à Keble. »

Il se rend compte que ses idées et son langage détonnent dans l'atmosphère de l'Eglise anglicane. Il commence à se demander « si Oxford est encore fait pour lui ». Mais il veut agir avec prudence. Dans une poésie qui date de cette époque, on lit ces beaux vers : « Prends

« garde aux pas désespérés. Le jour le plus « sombre, si tu vis jusqu'à demain, aura passé « quand même. »

Au mois de février 1842, il se retire à Littlemore, charmant petit hameau, situé à quelques kilomètres d'Oxford, et qui relevait de la paroisse de Sainte-Marie. Newman y entretenait un vicaire. Déjà, il y avait construit à ses frais une jolie église. Il y loue maintenant une maison de campagne et s'y installe avec quelques-uns de ses plus jeunes disciples. La paix des champs convient à son âme altérée de lumière. Il est arrivé à un de ces moments où le commerce des hommes ne pourrait que l'importuner et l'entraver dans sa marche vers Dieu. La vie de Littlemore ressemblait à celle d'un couvent. Tout y respirait la pauvreté. Pour de jeunes Anglais, accoutumés à regarder le confortable comme un élément indispensable de la vie, ce devait être une existence fort pénible. Pas un domestique dans la maison, une vieille femme venait chaque matin faire la cuisine. On mangeait rarement de la viande, on jeûnait plusieurs fois par semaine. Le bréviaire était récité en commun. Pendant les repas, on faisait une lecture édifiante. L'après-midi, tous se réunissaient pour faire une petite promenade.

Involontairement, Littlemore nous rappelle la Chesnaie où, quelques années auparavant, Lamennais, après la condamnation de l'*Avenir*, s'était retiré avec ses disciples. Mais quel contraste entre les hôtes de ces deux solitudes ! Ici, sur les landes de Bretagne, Lamennais cache, sous un front chargé de tempêtes, un cœur plus fré-

missant encore. L'orgueil et le dépit lui voilent les choses éternelles; il ne prie plus, il s'apprête à lancer contre l'Eglise et le Pape un cri de guerre, le plus implacable de tous les cris de guerre, celui du prêtre révolté. Là-bas, sur les rives brumeuses de la Tamise, le plus éloquent, le plus écouté, le plus discuté aussi, des clergymen anglais, traverse l'âpre désert du doute; les contradictions l'assiégent de toutes parts, le désespoir étreint son cœur comme dans un étau de fer. Qu'importe ? — Le pauvre pasteur anglican clame sa détresse vers le Dieu des doux et des humbles. Il va se relever dans l'obéissance et devenir, même pour ceux qui ne le suivront pas, plus grand et plus admirable qu'il n'a jamais été. C'est que, selon la parole biblique, il en vient de l'Orient et de l'Occident, il en vient du Nord et du Midi, qui prennent à la table du festin la place dont ne veulent plus les fils du royaume.

Oh ! ce va-et-vient des âmes, ces exodes navrants, ces retours sublimes, ces acheminements qui n'aboutissent jamais, ces pélerins inattendus qui viennent grossir nos rangs et nous apportent un message d'amour ! C'est le plus passionnant des drames, et dont nous n'aurons le dernier mot qu'aux grandes assises du dernier jour. Rien qui soit plus propre à nous inculquer l'humilité, qui est la plus belle et la plus rare de toutes les vertus. Tel qui trône aujourd'hui dans la lumière, descendra, par une série d'infidélités volontaires, jusque dans l'abîme des ténèbres et de la mort. D'autres, au contraire, que nous ne soupçonnons point et que nous croyons contre nous, se frayent, dans l'ombre

épaisse et glaciale de la nuit, à travers les fourrés d'épines qui leur déchirent la chair, un chemin vers l'éternelle justice, et, comme l'a dit le Christ, ne sont plus très éloignés du royaume des Cieux.

* * *

Newman, je l'ai déjà dit, n'était pas fait pour être un chef de parti. Lui-même n'a cessé de le répéter. Il avait besoin de répandre ses opinions et d'étendre son action. Mais, en vrai intellectuel qu'il était, il envisageait chaque question sous tous ses aspects. Quand il embrassait une idée, il en avait fait le tour, et il comprenait que d'autres y vissent autre chose que ce qu'il y voyait lui-même.

Sa délicatesse de conscience était une autre source de souffrances pour Newman. Il savait ce qu'il voulait et pourquoi il le voulait. Mais d'autres, ceux qui liraient ses écrits, auraient-ils la force d'en supporter la troublante émotion ? N'exagèrerait-on point les idées généreuses qu'il jetait comme un intrépide semeur dans les vastes sillons de la race anglaise ? Ce qui était reconfort pour les uns, ne pouvait-il pas devenir poison pour les autres ? N'y en aurait-il pas, qui, prenant ses enseignements à la lettre, se détacheraient de l'Eglise d'Angleterre et se dirigeraient vers Rome, ou, par une réaction extrême, tomberaient dans l'incrédulité ? De temps à autre, il reçoit, en effet, des lettres qui lui donnent froid au cœur en lui apprenant que telle personne, après avoir lu ses écrits, a quitté l'Eglise anglicane pour l'Eglise romaine. Il avoue lui-même que, du moment que le primat de Cantorbéry a

consacré un évêque luthérien pour Jérusalem, « il ne peut plus empêcher un seul homme de « se faire catholique. » Pour lui, il n'oserait plus répéter : « anglican je suis né, anglican je veux « mourir, » mais il penserait légèrement d'un homme qui, pour quelques actes des évêques, laisserait l'Eglise.

« Dans cette première période de doute, dit-« il, j'étais semblable à un homme qui veut « traverser un fleuve sur une glace qu'il croit « solide. D'autres ont réussi avant lui. De la rive « opposée, une personne de grande autorité lui « crie que la glace va s'effondrer. Cela ne lui suffit « pas pour retourner en arrière. Mais il n'avance « plus qu'en tremblant et il essaie la glace à « chaque pas qu'il veut faire. »

Ce qu'il supporte le moins, c'est qu'on tente de peser sur sa conscience. De gauche et de droite, il écarte les importuns qui cherchent à pénétrer dans son âme. « Le monde protestant, a-t-il dit, ne « voulait plus me laisser seul. Les journaux me « poursuivaient jusqu'à Littlemore. » Par cette agitation de l'esprit public, on veut obliger son évêque à lui demander des explications : il les prévient en se plaignant lui-même de la façon dont on ne cesse de dénaturer sa pensée et ses actes. « Les sujets sacrés qui ne doivent être « débattus qu'entre ma conscience et moi font « l'objet de conversations publiques. » Il est irrité de ces indiscrètes curiosités : « Qui a jamais rêvé « de faire ses confidences à tout le monde, a-t-il « dit plus tard ? On m'accusait d'être perfide, « rusé, déloyal, si je n'ouvrais mon cœur..... On « insistait : Qu'est-ce que je fais à Littlemore ? Ce

« que j'y fais ? Ne me suis-je pas retiré de vous ? « N'ai-je pas abandonné ma position ? Suis-je le « seul de tous les Anglais qui n'ait pas le droit « d'aller où il veut sans qu'on lui pose des ques- « tions ? Lâches, si j'avançais d'un pas, vous « reculeriez. Ce n'est pas vous que je crains. *Di* « *me terrent et Jupiter hostis.* C'est parce que les « évêques continuent de m'accuser, quoique je « les aie quittés. C'est ce blâme secret de mon « cœur qui me dit qu'ils font bien, car je n'ai « plus aucune part avec eux. Voilà ce qui m'arrête « et m'accable. Je ne puis ni entrer dans ma mai- « son ni en sortir sans que des yeux m'espionnent « de toutes parts. Pourquoi ne pas me laisser « mourir en paix ? L'animal blessé se retire dans « quelque trou pour y rendre son dernier souffle. « Laissez-moi seul ; je ne vous tourmenterai plus « longtemps. »

Pendant que Newman parle ce langage sombre et irrité à ceux des anglicans qui ne cessent de l'espionner avec malveillance, les catholiques ne le comprennent guère mieux et se divisent à son sujet. Beaucoup n'aimaient pas le Mouvement d'Oxford qu'ils estimaient plus dangereux que le vieil anglicanisme. Ils ne pouvaient croire que quelque chose de bon pût sortir d'un milieu protestant. Telle est la note qui domine dans plusieurs journaux catholiques, et un prêtre, qui croyait peut-être défendre l'orthodoxie, fit une brochure pour prouver que les tractariens n'étaient que des hypocrites. * On y lisait que le baiser de Newman ressemblait au baiser de Judas

* *Are the puseyites sincere?* by M. Rathborne.

et avait pour but de trahir les catholiques. Ainsi, au moment même où Newman tranchait les unes après les autres les fibres vivantes et meurtries de son cœur pour pouvoir suivre Jésus-Christ, on rapprochait de son nom le nom le plus flétri, le plus justement odieux que connaissent les hommes, celui du disciple déloyal qui vendit le Fils de Dieu et le livra par le signe de l'amour. Pauvre cher Newman, j'aime à croire qu'il ne connut point alors cette injure, mais le jour où il la connut il avait l'âme trop élevée au-dessus de ce monde pour pouvoir s'en indigner. D'ailleurs, ce qui l'attirait vers l'Eglise catholique, ce ne sont pas les hommes, c'est Dieu, Dieu seul, dont il voyait chaque jour davantage que notre Eglise est le royaume sur terre.

Mgr Wiseman comprit que le moment était venu de parler. Dans une lettre publique, il prêche à ses coreligionnaires le respect des lois de la charité vis à vis des tractariens : « Si nous « devons nous tromper, il vaut mieux se tromper « par trop de miséricorde que par trop de « méfiance et de dureté. Et puis, ajoutait-il, la « dureté, le sarcasme, l'aigreur, ne contenteront « pas les intelligences et ne gagneront pas les « cœurs. »

Mais Wiseman se faisait illusion à son tour en croyant que Newman allait se rendre au premier appel qu'on lui adressait. Pendant toute cette période de 1841 à 1843, l'illustre solitaire de Littlemore ne veut pas entendre parler que des individus puissent isolément quitter la communion anglicane pour la communion romaine, Il se berce de la douce chimère d'une réunion en

corps. « Nous ne regardons pas vers Rome parce « que nous croyons qu'elle possède l'infaillibilité, « mais parce que nous estimons que c'est un « devoir de la rejoindre. »

Le moment approche où c'est précisément cette autorité infaillible de l'Eglise qui triomphera de toutes les résistances de Newman.

Chez une nature aussi ombrageuse que la sienne, aussi jalouse de son indépendance, qui aimait à peser et à peser encore le pour et le contre, toute tentative que l'on faisait pour hâter le pas suprême n'aboutissait qu'à le retarder. « Si « un catholique, a-t-il dit lui-même, eut quelque « part à mon retour, c'est le Dr Russell, de « Maynooth, qui n'entama jamais une discussion » avec moi. »

Newman, comme plus tard Manning, comme Lord Ripon, comme presque tous les anglicans de marque, n'a été amené dans l'Eglise par l'influence d'aucun catholique. La grâce invisible de Dieu a tout fait. Mais cette grâce agit souvent en nous selon les tendances de notre tempérament. Les Anglo-Saxons, qui sont la race particulariste par excellence, sont accoutumés à l'initiative individuelle ; ils aiment l'effort personnel pour se tirer d'affaire en toutes choses. Le *self-help*, quand il est bien compris, nous rend capables de faire face à tous les besoins, à tous les obtacles qui peuvent survenir. Dès leur enfance, ces hommes du Nord ont fait prédominer la vie privée, avec ses obscurs devoirs et ses joies profondes, sur toutes les conventions de la vie extérieure. Aussi leur en coûte-t-il moins de résister à la pression que, du dehors, on voudrait

exercer sur eux. La parole d'en haut les trouve mieux disposés que d'autres à tout quitter pour s'en aller à la recherche « de la terre qui doit leur être montrée ».

Dans son propre camp, Newman voyait deux tendances se dessiner nettement. Les uns, les vieux amis, lui gardaient toute la fidélité de leur cœur, mais s'arrêtaient dans leur évolution vers Rome. Ainsi agissaient Keble et Pusey, pour qui il éprouvait autant de respect que de tendresse, et qui restèrent jusqu'au bout dans la *Via media*. Il voyait aussi deux de ses disciples préférés, Church et Rogers, affirmer de plus en plus leur attachement filial à la vieille Eglise d'Angleterre.

D'autres, c'étaient les derniers arrivés, ceux qu'il connaissait le moins, ceux parfois pour qui il éprouvait le moins de sympathie naturelle, jetaient hardiment par dessus bord toutes les idées de la Réforme et n'avaient point peur de proclamer les beautés de l'Eglise romaine. Cet antagonisme le faisait horriblement souffrir. Mais il était de ceux qui ne regardent point les choses de la foi dans la lumière de la terre ; il ne voulait savoir ni qui était pour, ni qui était contre lui ; c'est entre Dieu et sa conscience que se livrait la bataille.

* * *

En 1841, il se retira du *British Critic*. En 1842, il publia une rétractation officielle de toutes les choses trop dures qu'il avait dites contre l'Eglise de Rome. Un peu plus tard, deux de ses disciples quittèrent Littlemore et firent leur abjuration entre les mains de prêtres catholiques. Ce fut

un coup très dur pour Newman. Lui-même, à cette époque, écrivait à son beau-frère cette phrase significative : « Je ne suis plus assez un « bon fils de l'Eglise d'Angleterre pour rester à « son service comme ecclésiastique, J'aime trop « l'Eglise de Rome ». — Avec sa sœur, il est encore plus explicite : « Vous ne pouvez vous « figurer ce que, hélas ! tant d'autres éprouvent « aujourd'hui, vous ne pouvez imaginer l'étrange « effet produit sur l'âme quand la conviction lui « apparaît ou plutôt s'impose à elle que Rome est « la véritable Eglise. »

Avec de tels sentiments, Newman ne pouvait plus occuper une fonction publique dans l'Eglise anglicane. Il donna donc sa démission de curé de Sainte-Marie d'Oxford, et il vient prêcher pour la dernière fois dans cette paroisse le 24 septembre 1843. Il s'est réservé de faire le lendemain, à Littlemore, ses adieux à l'Eglise de sa jeunesse. Son sermon est l'une des plus merveilleuses choses que je connaisse en fait d'éloquence. C'est en anglais que je voudrais vous le faire lire. * Un beau discours traduit dans une langue étrangère ressemble à une fleur qui aurait perdu son velouté et son parfum. Le sermon dont je parle a pour titre : *la séparation des amis — the parting of friends*. L'orateur y passe en revue les principales scènes d'adieux que nous retracent les Saints Livres. C'est David et Jonathas, c'est Noémi, la veuve désolée qui

* Newman, on le sait, est un écrivain de premier ordre. M. Gladstone disait qu'à son sens les deux plus grands prosateurs anglais du XIXe siècle sont Newman et Ruskin.

voit Orpha se séparer d'elle et Ruth s'attacher pour toujours à ses pas, c'est le Christ disant un suprême adieu à sa ville et à son peuple. Jamais la Bible ne fut interprétée avec une onction plus pénétrante et une plus grave éloquence. L'église de Littlemore était pleine comme aux grands jours. On était venu de loin pour l'entendre encore une fois. Pusey officiait et pleurait à chaudes larmes. Tous les visages étaient inondés de pleurs : il y avait dans l'auditoire comme un bruit de sanglots étouffés. Newman, seul, avait l'air calme; pourtant, sa voix avait des intonations qui trahissent la plus douloureuse émotion. Vers la fin, une plainte déchirante lui échappa.

« O ma mère, ô ma mère, s'écria-t-il en « évoquant la vieille Eglise anglicane dont il avait « été jusqu'alors le fils le plus dévoué, d'où « vient que tant de belles choses ont été versées « sur toi et que tu ne peux les garder ? D'où « vient que tu portes tes enfants et que tu n'oses « pas les avouer ? Pourquoi n'as-tu pas l'habileté « d'utiliser leurs services ni le cœur de te réjouir « de leur amour ? Pourquoi tout ce qu'il y a de « généreux dans le propos, de tendre et de « pénétrant dans la dévotion, tes fleurs et tes « promesses, tombe-t-il de ton sein et ne trouve-« t-il aucun asile dans tes bras ? Qui t'a marquée « de cette note *d'avoir des entrailles qui avortent « et des mamelles desséchées ?* Tes enfants, le fruit « de tes entrailles, qui t'aiment et voudraient « travailler pour toi, tu les regardes avec crainte, « comme un présage de malheur, ou bien tu les » as en aversion comme une offense, ou, au

« mieux, tu ne fais que les supporter, comme s'ils « n'avaient droit qu'à ta patience. Tu les fais se « tenir « tout le jour oisifs », c'est à cette condition « que tu les supportes. Ou bien, tu les invites à « aller où ils seront mieux reçus, ou tu les vends « pour rien à l'étranger qui passe. Et avec tout « cela, où veux-tu donc en venir à la fin ? »

Mais avant de quitter la chaire, l'orateur tient à remercier une dernière fois ceux qui l'ont suivi et aimé. Sa voix est empreinte d'une mélancolie pathétique.

« O mes frères, (ici une longue pause) cœurs « si bons et si chers, ô amis qui me voulez du « bien, si jamais vous avez connu quelqu'un dont « le partage ici-bas a été de vous aider par ses « écrits et sa parole à agir ainsi, si jamais il vous « a dit ce que vous saviez ou ce que vous ne « saviez pas sur vous-mêmes, s'il vous a expli- « qué à vous-mêmes vos besoins intimes et vos « propres sentiments, et si en vous les expli- « quant il vous a réconfortés, s'il vous a fait « sentir qu'il y a une vie plus haute que cette vie « quotidienne, un monde plus haut que celui que « vous voyez, s'il vous a encouragés, s'il a mis « un frein à vos passions, s'il a ouvert une voie « à vos recherches, s'il a apaisé vos perplexités, « si ce qu'il a fait ou ce qu'il a dit vous a « jamais inspiré quelque sympathie pour lui ; « oh ! — (ici une pause très longue) — oh ! « souvenez-vous de lui dans les temps à venir, « quand même vous ne l'entendrez plus, et priez « pour lui, afin qu'en toutes choses il connaisse « la volonté de Dieu et qu'en toutes circonstances « il soit prêt à l'accomplir. »

On comprend que, le lendemain d'un tel discours, Pusey ait pu dire : « C'était du pur Newman ». On comprend aussi qu'un homme qui parle avec tant de cœur ait le don de remuer une génération entière.

* * *

Le martyre n'est pas fini. Il va durer deux ans encore. Newman ne quitte presque plus sa retraite de Littlemore, tant il désire se soustraire à tous les regards et à toutes les importunités. De temps à autre, il retourne à Oxford — « mais, « écrit-il à l'une de ses sœurs, je ne m'y trouve « plus à ma place. Chaque chose semble me « dire : ton foyer n'est pas ici. Le collège me « paraît étrange, même les serviteurs du collège « semblent me regarder comme si je devenais « étrange pour eux. Est-ce une fantaisie ou non ? « mais il me paraît à moi-même que je change. « Hier, la vie de saint Wolstan me remplissait « presque les yeux de larmes ».

A partir de ce moment, Newman, pour employer son expression, « demeure en communion laïque avec l'Eglise anglicane », n'exerçant aucune fonction religieuse, mais assistant aux offices du culte et s'abstenant plus que jamais de tout rapport avec les catholiques, évitant même toute pratique de l'Eglise romaine. « Je « n'ai jamais compris, a-t-il dit, qu'on pût être « de deux religions à la fois. »

Jusqu'alors, il avait travaillé de son mieux à empêcher la conversion de ses amis ou des personnes qui venaient lui demander conseil. Mais à partir du moment où « son visage fut

« tourné du côté de Rome » il ne se mêla plus de la conscience d'autrui. « Moi qui ne pouvais « me diriger moi-même, comment pouvais-je « guider les autres ? » Il lui en coûte de s'ouvrir à âme qui vive. Le mot de Pascal, si mélancolique et si profond : — Je mourrai seul —, voilà ce qu'il aime à se répéter.

Au mois de septembre 1844, il eut une grande douleur. Le plus fidèle de ses disciples, l'ami à qui il témoignait alors le plus de tendresse, Bowden, vint à mourir. Newman avait espéré qu'en partant pour les rivages éternels et en s'acheminant vers la vision de Dieu, cet être aimé lui aurait obtenu la lumière qu'il cherchait avec tant d'angoisse : « Je sanglotais amèrement sur « son cercueil ; je souffre de penser que pour « moi la route de la vérité est aussi obscure. Il « repose là, le plus vieux de mes amis, celui qui « m'était cher, et moi, je reste, avec si peu de « foi, si peu d'espoir, mort comme une pierre, « plein de haine contre moi-même ». Se faire catholique ? Il y pensait. « J'ai été grandement « trompé une fois, se disait-il ; comment être sûr « que je ne le serai pas une seconde fois ? Autre- « fois, je croyais avoir raison ; comment être sûr « que maintenant je n'ai pas tort ? » C'est alors qu'il songe à écrire son ouvrage magistral : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne.*

Cet ouvrage est un de ceux qui ont le plus marqué dans l'histoire religieuse de notre siècle. Mon but n'est pas de vous en donner une analyse, je tiens plutôt à vous indiquer quel est, en pareille matière, l'enseignement de la théologie catholique.

Le dogme chrétien est une vérité qui, à la façon d'un germe, va manifestant le long des âges l'infinie puissance de vie recélée en son sein. Telle doctrine qui, à l'origine de l'Eglise, n'était formulée qu'en termes confus, vagues, implicites, devient peu à peu plus lumineuse, plus précise, plus féconde en applications morales. Dans son essence, le dogme ne peut pas plus changer qu'une vérité mathématique, telle que deux et deux font quatre ; c'est l'esprit humain qui y découvre sans cesse de nouveaux points de vue et qui s'enrichit en le contemplant. On nous reproche d'avoir varié. Vos doctrines sur le Purgatoire, sur les saints, sur la Vierge, sur la confession, sur le pape, étaient inconnues des premiers siècles, nous dit-on. — Oui et non. — Oui, la théologie des premiers Pères de l'Eglise ne s'explique pas sur ces questions avec la même netteté qu'aujourd'hui. Toutefois, regardez-y de près. La vérité initiale existait. Non, nous n'avons rien innové. Nous n'avons fait que mettre au grand jour le trésor primitif et dresser l'inventaire des richesses cachées qu'il contient. La nébuleuse est devenue étoile.

Toute l'histoire du dogme, cette branche si importante de la théologie moderne, est sortie du livre de Newman. Non pas qu'il ait inventé cette idée, elle est fort ancienne dans nos écoles, mais il en a montré l'importance. On regrette pourtant qu'il ne l'expose point toujours avec cette brièveté limpide que donne un long usage de la scolastique.

C'est en écrivant ce livre que Newman est devenu catholique. Les doctrines romaines où il

avait si longtemps vu une corruption du christianisme primitif, et qu'il appelait « les erreurs dominantes », lui apparurent dans leur vrai jour : il les retrouva dans les premiers siècles, il constata comment, sous l'action combinée de l'Esprit Saint et de l'esprit humain, ces doctrines s'étaient régulièrement développées. La vérité est vie, elle obéit donc à l'universelle loi du progrès. Si l'Eglise doit être immuable dans ses dogmes, elle ne saurait être immobiliste. Elle garde dans son intégrité le dépôt de la foi; puis, selon la parole de l'Evangile, elle en tire tantôt *des choses anciennes*, les vérités vieilles comme le Christ, tantôt *des choses nouvelles*, des applications pratiques, des aspects variés, des déductions lointaines que ne connaissaient point les âges précédents. Toujours la même comme Dieu, toujours voyageuse comme l'homme, elle offre à chaque génération, de manière à en être comprise et aimée, les paroles de la vie éternelle.

Newman a l'air de n'écrire qu'une suite de dissertations savantes qui dénotent la plus rare acuité d'esprit. Comme on y voudrait surprendre le drame intime de sa conscience qui s'y joue à chaque page, l'émotion de son âme devant la lumière qui se faisait graduellement sur chacun des problèmes qui étaient l'enjeu de sa vie et de son éternité! Toutefois, ce n'est pas dans les pages érudites de ce livre, c'est dans les lettres intimes qu'il écrit à cette époque, qu'on peut suivre le double travail qui s'accomplit en lui : l'esprit qui perçoit de plus en plus la vérité et qui la veut conquérir à n'importe quel prix, le cœur qui tremble devant la séparation et les

déchirements qui lui seront imposés. Prenons donc ses lettres à sa sœur, Mrs Mozley; nulle part on ne trouve des aveux plus significatifs.

« Je sens que je risque mon âme en restant « où je suis. Voici de longues années que la « claire conviction que le christianisme et l'Eglise « romaine ne font qu'un s'impose à mon esprit. « Il y a plus de cinq ans que la première pensée « m'en est venue, que je l'ai combattue et que je « l'avais même chassée. Tous mes sentiments, « tous mes désirs vont contre un changement. « Rien ne m'attire ailleurs. Je n'ai presque jamais « assisté à un office romain : je ne connais « presque pas de catholiques romains. Je n'ai « aucune sympathie pour eux en tant que parti. « J'abandonne toute chose. Ni un ressentiment, ni « un dégoût, ni rien de semblable, que je sache, « ne me fait quitter ma position actuelle. Je ne « me forge pas des rêves, bien au contraire..... »

Le 22 décembre 1844, il revient sur l'état de son âme. « Souvent, dit-il, quand quelqu'un veut « changer de religion, le monde va chercher un « motif mauvais ou intéressé qui explique tout. « Ceux qui me connaissent savent que de telles « suppositions ne tiennent pas debout. On verra « que mon unique motif, c'est que je crois que « l'Eglise romaine est la véritable Eglise. En « disant cela, je ne veux point blâmer ceux qui « ne font point comme moi. Je me regarde « moi-même. Si Dieu me donne une certaine « lumière, c'est une raison pour moi d'agir. Il « n'y a qu'une vérité, mais il peut ne pas plaire « au Tout-Puissant de montrer à chaque homme, « au même degré et de la même manière, ce

« qu'est cette vérité et où elle se trouve. Je « crois que notre Eglise est séparée de l'Eglise « universelle. »

« Chère Jemina, en vous parlant ainsi, je ne « veux pas discuter, je désire vous faire com- « prendre où j'en suis et ce que j'éprouve ; c'est « pour mon propre soulagement. »

Cette chère Jemina à laquelle il écrit, com- patit à son angoisse, mais garde et gardera jusqu'à la mort ses convictions protestantes. Newman ose pourtant lui ouvrir le plus profond de son âme.

« Quant à mes convictions, je ne puis que « vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Qu'est « ce donc au monde qui m'amène à agir ainsi, « sinon que je pense que j'y suis appelé ? Mes « sermons me rapportent beaucoup ; je vais « risquer tout cela, car il est possible que mes « sermons ne se vendent plus. J'ai, près de « beaucoup, une bonne réputation ; je la sacrifie « délibérément. Je suis mal noté près d'un plus « grand nombre ; je vais accomplir leurs pires « désirs et leur donner leur triomphe le plus « envié. Je vais jeter dans l'angoisse tous ceux « que j'aime, désarçonner tous ceux que j'ai « instruits et aidés. Je vais à ceux que je ne « connais pas et dont j'attends très peu. Je fais « de moi une sorte de paria, et cela à mon âge. « Si ce n'est pas une entière nécessité, qu'est-ce « donc qui peut amener tout cela ?.....

« Ayez pitié de moi, chère Jemina. Qu'ai-je « fait pour être ainsi abandonné, pour que Dieu « m'ait laissé prendre une mauvaise voie, si tant « est qu'elle soit mauvaise ? J'ai commencé par

« défendre mon Eglise, quand personne ne la « défendait. On me blâma de la défendre. J'ai « réussi dans une large mesure. Au moment « même de mon succès, avant aucun revers, « voici que dans mes lectures s'impose à moi « l'idée que mon Eglise est schismatique. A « partir de ce moment j'ai vécu d'une façon plus « austère : jamais, me semble-t-il, je n'avais « autant travaillé à me sanctifier..... »

« Pourquoi attrister votre tendre cœur avec « toutes mes misères ? C'est bien souvent qu'il « m'est arrivé de dire : oh ! si je n'avais pas « étudié la théologie ! oh ! si je ne m'étais jamais « mêlé des choses d'Eglise ! oh ! si je n'avais pas « écrit les *Tracts*, etc. Je ne m'arrête pas trop à « toutes ces idées : mais elles existent. Le cœur « humain est mystérieux..... Continuellement, je « prie Dieu qu'il daigne me découvrir si je suis « dans une illusion. Que ferais-je de plus ? Où est « mon espoir, sinon en Lui ? A qui aller ? Qui « peut me faire du bien ? Qui, sinon Lui, peut me « dire un mot de reconfort ? Ici-bas, qui me « regarde autrement qu'avec un visage irrité ? « Tous sont contre moi... que Dieu daigne ne pas « devenir aussi mon adversaire !..... »

Là s'arrêtent ses lettres à sa sœur. Au mois de juillet 1845, la chère Jemina rendit visite à son frère, à cet angoissé chercheur qu'était John Henry. Mais il ne sortit rien, il ne pouvait rien sortir de cette visite. Newman avait aussi voulu prévenir les vieux amis de sa jeunesse, Keble et Pusey, de l'état de son âme et de l'acte suprême qui se préparait. A partir du printemps 1845, sa décision d'entrer dans l'Eglise romaine était irré-

vocable. « Ce n'est plus qu'une affaire de temps, « écrit-il à Pusey ; je suppose que Noël ne se « passera pas avant la rupture. Mes yeux se « mouillent de larmes à la pensée de toutes les « choses aimées qu'il me faut abandonner. Mon « cœur et mon esprit sont épuisés de fatigue. »

Pusey adresse, à la fin de mars, une suprême adjuration à son ami : il ne discute pas, il fait plutôt appel à son cœur, au souvenir de tant d'âmes pour lesquelles il a été une lumière et dont il va troubler la foi. Aucun argument n'était plus propre à toucher Newman : rien ne le faisait autant souffrir que la pensée de ce qu'il allait faire souffrir aux êtres qu'il aimait le plus.

Avec ses jeunes disciples de Littlemore, Newman gardait un silence complet : il causait avec eux après les repas, mais ne laissait jamais échapper un mot qui eût trait à l'agonie morale qu'il traversait. L'un d'eux, pourtant, Ambroise Saint-John, qui était comme Saint-Jean une âme douce et contemplative, recevait de temps à autre les confidences du maître. Newman, et c'est un des traits les plus attachants de sa nature, aimait à couvrir d'un voile de discrétion ses sentiments les plus intimes ; il ne les découvrait qu'à regret et à demi, de peur de les laisser profaner par les regards de la foule. Il n'était pas de ceux qui posent devant le public. Ses disciples le voyaient chaque jour plus réservé, plus compatissant, plus recueilli en Dieu. Debout à son bureau, écrivant jusqu'à quatorze heures dans la même journée, sans cesse occupé à son mystérieux ouvrage, il leur apparaissait chaque matin avec un visage plus pâle et plus émacié. Lorsque les rayons du

soleil donnaient dans sa chambre, on eût dit que Newman était devenu diaphane. Du reste, il a cessé de lire la prière anglicane dont on se servait dans la petite communauté.

Et cependant le pas suprême était toujours retardé. Plusieurs de ses disciples quittent Littlemore pour se faire recevoir dans l'Eglise romaine : il les laisse partir sans un mot pour les arrêter ou les encourager. Wiseman s'impatiente. Il envoie à Littlemore Bernard Smith, un jeune homme récemment converti. Celui-ci est accueilli sans empressement. Il ne rapporte aucune parole d'espoir. Il a seulement remarqué que Newman l'a fait attendre un instant et l'a reçu avec un pantalon gris. Or, si quelqu'un professait du respect pour le costume ecclésiastique, c'était le grand homme d'Oxford. Le visiteur en conclut que ce détail a été voulu et calculé. Il rapporte le fait à Wiseman en lui disant qu'il y attachait une haute signification. « Attendez-vous à ce que Newman vienne à nous et vienne bientôt. »

Smith ne s'était pas trompé. Au commencement d'octobre, Newman se décida à quitter l'Eglise anglicane. Le 3 octobre, il demanda au prévôt d'Oriel d'effacer son nom des livres du collège et de l'Université. Le 8 octobre, il écrit à quelques amis pour leur annoncer ce qu'il est sur point de faire. Ecoutez sa lettre à sa sœur :

« Ma chère Jemina, je dois vous dire ce qui « va vous causer un grand chagrin. Mais je « serai aussi bref que vous le désirez. Cette « nuit, le Père Dominique, Passioniste, couche « ici. Il ne sait pas quelle est mon intention. « Mais je lui demanderai de me recevoir dans

« ce que je crois être l'unique troupeau du « Rédempteur. »

« P.-S. — Cette lettre ne partira pas que tout « ne soit fini. »

La vie de ce Père Dominique, appelé par Newman, serait tout un roman à conter ; ou plutôt, on y verrait la merveilleuse histoire de ce que Dieu avait fait pour le préparer à l'acte auquel il devait attacher son nom. Petit berger des environs de Viterbe, il n'avait cessé de prier pour l'Angleterre. Devenu prêtre et religieux, la conversion de l'Angleterre était, sans qu'il sût pourquoi, l'objet habituel de ses pensées. Envoyé plus tard à Londres, il y avait rencontré des fatigues sans nom, des déboires amers, des tristesses au-delà de toute mesure.

Dans les premiers jours d'octobre 1845, on lui demanda de venir, le 8 au soir, à Littlemore « pour une œuvre qui intéressait le service de « Dieu ». Lorsqu'il arriva à Oxford, une tempête effroyable se déchaînait sur le pays : le vent gémissait dans la cîme des grands arbres, une pluie diluvienne rendait les chemins presque impraticables. Il parvient cependant jusqu'à Littlemore : il frappe à la maison qu'on lui avait indiquée et on l'introduit dans un grand salon pauvrement meublé. Trempé jusqu'aux os, il s'approche de la cheminée où flambait un grand feu. Peu après, une porte s'ouvre. Un homme de haute taille se présente, s'agenouille à ses pieds et lui dit : « Mon Père, daignez me bénir « et me recevoir dans l'Eglise de Jésus-Christ. »

Je ne sache pas que, le long des siècles, un prêtre catholique ait jamais éprouvé un senti-

ment un bonheur pareil à celui qui dut inonder alors l'âme du pauvre religieux italien. Quand saint Paul aborda saint Pierre, quand Augustin demanda le baptême à Ambroise, on peut dire que ni le futur apôtre des Gentils, ni le futur évêque d'Hippone n'avaient, à ce moment-là, le renom qu'avait Newman lors de sa conversion.

Cependant, Newman ne se relevait pas. Toujours à genoux aux pieds du Père Dominique, il lui faisait la confession générale de sa vie, qui se prolongea jusque très tard dans la nuit. D'ordinaire, les âmes pures voient mieux que les autres toutes les défaillances qui échappent à notre nature et qui se mettent comme un nuage entre Dieu et nous. Le lendemain 9, dans la matinée, Newman écrivait à l'un de ses amis une lettre d'où j'extrais ce passage :

« Oh ! si ma foi atteignait seulement la « dixième partie de la certitude intellectuelle que « j'ai de posséder la vérité ! Jamais homme n'a « eu sur terre autant de raisons s'imposant à lui « pour l'attirer dans le droit chemin. En ce sens, « je suis vraiment béni ; mais c'est mon cœur « qui est froid, je suis effrayé à la pensée de ne « pas profiter assez des sacrements que je vais « recevoir. »*

Le même jour, 9 octobre, deux de ses disciples, Bowles et Staunton, firent aussi leur confession générale. Vers le soir, Newman et ses deux amis, agenouillés devant l'image du Christ, prononçaient leur abjuration, recevaient le baptême sous condition et étaient admis dans

* Voir Fletcher. — *Short life of Cardinal Newman.*

l'Eglise catholique. Le 10, de bonne heure, le Père Dominique disait la messe dans le petit ermitage qui, depuis plusieurs années, abritait tant d'études, de prières et d'angoisses ; et les trois nouveaux convertis communiaient pour la première fois. Le Christ vivant et immortel, Celui qui, pour nous catholiques, est la joie des joies, l'unique raison d'être de toute notre vie, se donnait à eux « *dans « la fraction du pain* »*.

Quant on apprit à Oxford que Newman s'était fait catholique, il y eut un moment de stupeur. Encore que le coup fût prévu, le seul fait que cet

---

* A la veille de cette solennelle journée, Newman mit la dernière main à son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* et il y ajouta, en forme de conclusion, ces lignes qui ont été souvent citées et qui sont peut-être les plus belles qu'il ait écrites :

« Telles furent, au sujet de la « bienheureuse vision de la « paix » les pensées d'un homme dont la longue et persévé- « rante prière avait été que le Très-Miséricordieux ne méprisât « pas l'œuvre de Ses propres mains et ne l'abandonnât pas « à lui-même, — alors que, les yeux encore troubles et la « poitrine chargée, il ne pouvait employer que la raison dans « les choses de la foi. Et maintenant, cher lecteur, le temps est « court, l'éternité est longue. N'écarte pas de toi ce que tu as « trouvé ici ; ne le regarde pas comme une pure matière à « controverse ; n'entreprends pas de le réfuter en ne cherchant « que la meilleure manière d'y réussir. Ne te trompe pas toi- « même en t'imaginant que cela vient de désappointement, de « dégoût, de mobilité d'esprit, de sentiments blessés, de « quelque sensibilité mal placée ou de quelque autre faiblesse. « Ne t'enveloppe pas dans les liens des années d'autrefois, ne « décide pas que la vérité est ce que tu désires qu'elle soit, ne « fais pas une idole des préjugés que tu chéris. Le temps est « court, l'éternité est longue. *Nunc dimittis servum tuum, « Domine, secundum verbum tuum in pace, quia viderunt oculi « mei salutare tuum.* »

homme-là eût changé de religion devint un événement de premier ordre. A la Chambre des communes, le premier ministre, Lord John Russell, en parla : « Nous avons le regret de dire « qu'un homme de grande distinction, de grand « savoir, de grand talent, j'ai nommé Newman, « vient de quitter l'Eglise d'Angleterre ». — Gladstone écrivit que « le départ de Newman « était la plus grande perte que l'Eglise anglicane « eût subie depuis la Réforme ». Disraéli a dit qu'en se retirant Newman a porté à l'Eglise anglicane un coup sous lequel elle chancelle encore. Dans le monde universitaire d'Oxford, ce fut une désolation. « C'était, nous raconte l'un des « professeurs célèbres de cette ville, comme si « quelqu'un était agenouillé la nuit dans le silence « d'une vieille cathédrale et que la grande cloche « qui sonnait à toute volée dans la haute tour se « fût soudain arrêtée. »

Dans les mois qui précédèrent ou suivirent le départ de Newman, près de neuf cents jeunes hommes, la plupart clergymen, entrèrent dans l'Eglise catholique. Les relations ne tardèrent pas à se refroidir et même à cesser pour un temps entre Newman et ses deux amis si chers, Keble et Pusey.* Plus tard, vers 1865, ils passèrent ensemble une demi-journée. Du moins, Keble et Pusey conservèrent à Newman la place qu'il avait tenue dans leur estime et dans leur cœur : « Le « printemps de ma vie est bien fini, lui écrivit « Keble, mais je suis pour toujours votre ami « reconnaissant ». L'un et l'autre professèrent pour

---

* *Voir* le *Correspondant* du 10 Mars 1901, p. 897-899.

la conscience de celui qui les avait quittés, un respect sacré, j'allais dire, divin. Ils comprenaient que la décision d'un homme à l'intelligence si perspicace, qui avait tant cherché, tant prié, qui, pendant des années, était descendu dans les abîmes du renoncement pour être digne de monter dans la lumière, ne pouvait venir que de Dieu !

Newman vécut encore de longues, de très longues années, puisqu'il n'est mort qu'au mois d'août 1890. Je me rappelle fort bien l'avoir vu à Rome, lorsqu'au printemps de 1879 il y vint recevoir des mains de Léon XIII le chapeau de cardinal. Il avoua vers la fin de sa vie qu'il n'éprouva plus jamais un seul doute : la paix, une paix sans nuage, le contentement parfait avaient pris possession de son cœur naturellement inquiet. Plus tard, parlant de l'Eglise de son adoption, de cette Eglise qu'il avait choisie, il s'écriait :

« O toi que j'ai longtemps cherchée, que j'ai « trouvée bien tard, désir de mes yeux, joie de « mon cœur, vérité après tant d'ombres, pléni- « tude après tant d'avant-goûts, ô toi, mon foyer « après tant d'orages, venez donc à elle, pauvres « voyageurs ; car c'est elle, et elle seule, qui « peut vous dérouler le secret de votre existence « et le sens de votre destinée. »

Bien des âmes depuis lors, parmi celles qui sont nées et qui ont grandi hors des frontières de notre Eglise, ont été ébranlées par l'exemple et les livres de Newman. En effet, soit en Angleterre, soit sur le continent, voyez comme le travail de démolition se poursuit. La haute critique déchire

tous les livres de la Bible, elle en efface tous les versets. Les vieux dogmes sont ou bien niés avec audace ou bien évidés de leur sens logique et traditionnel*. Le Christ, le Fils de Dieu lui-même qui est devenu l'un des nôtres et s'est appelé le Fils de l'homme, nous apparaît, dans l'œuvre fantaisiste de l'exégèse contemporaine, comme un être hybride, d'autant plus inexplicable qu'on dénature davantage sa vie et sa doctrine. Ce n'est même pas ce fantôme vaporeux que les disciples effrayés voyaient se promener sur les flots assombris et dans lequel ils ne parvenaient pas à reconnaître celui qu'ils appelaient leur Maître. En tout cas, ce n'est point Celui qui montrait sur son corps ressuscité les glorieux stigmates de la crucifixion et qui arrachait à l'apôtre incrédule le cri sublime et doulou-

---

* Rien d'aussi suggestif sous ce rapport que le nouveau livre de M. Harnack : *Das Wesen des Christentums*. Par sa vaste érudition historique, par l'aisance avec laquelle il se joue dans les plus difficiles problèmes de la pensée, par l'émotion communicative de son éloquence, le célèbre professeur de Berlin est, en ce moment-ci, l'homme qui est peut-être le plus en vue dans le protestantisme allemand. Son dernier volume est formé de seize discours prononcés devant un immense auditoire d'étudiants : les éditions s'en enlèvent rapidement de l'autre côté du Rhin. Certes, avec M. Harnack, nous sommes loin des négations brutales de Strauss ou du scepticisme sentimental et léger de M. Renan. Mais sommes-nous beaucoup plus avancés pour autant ? A lire cette série de conférences, que reste-t-il du bagage dogmatique que l'Eglise évangélique de Prusse voudrait conserver ? Le christianisme de M. Harnack, résumé en quelques formules qui ont l'air d'être très pieuses et très profondes, et qui ne sont que sonores et vides, est-ce autre chose que l'ombre d'une ombre ?

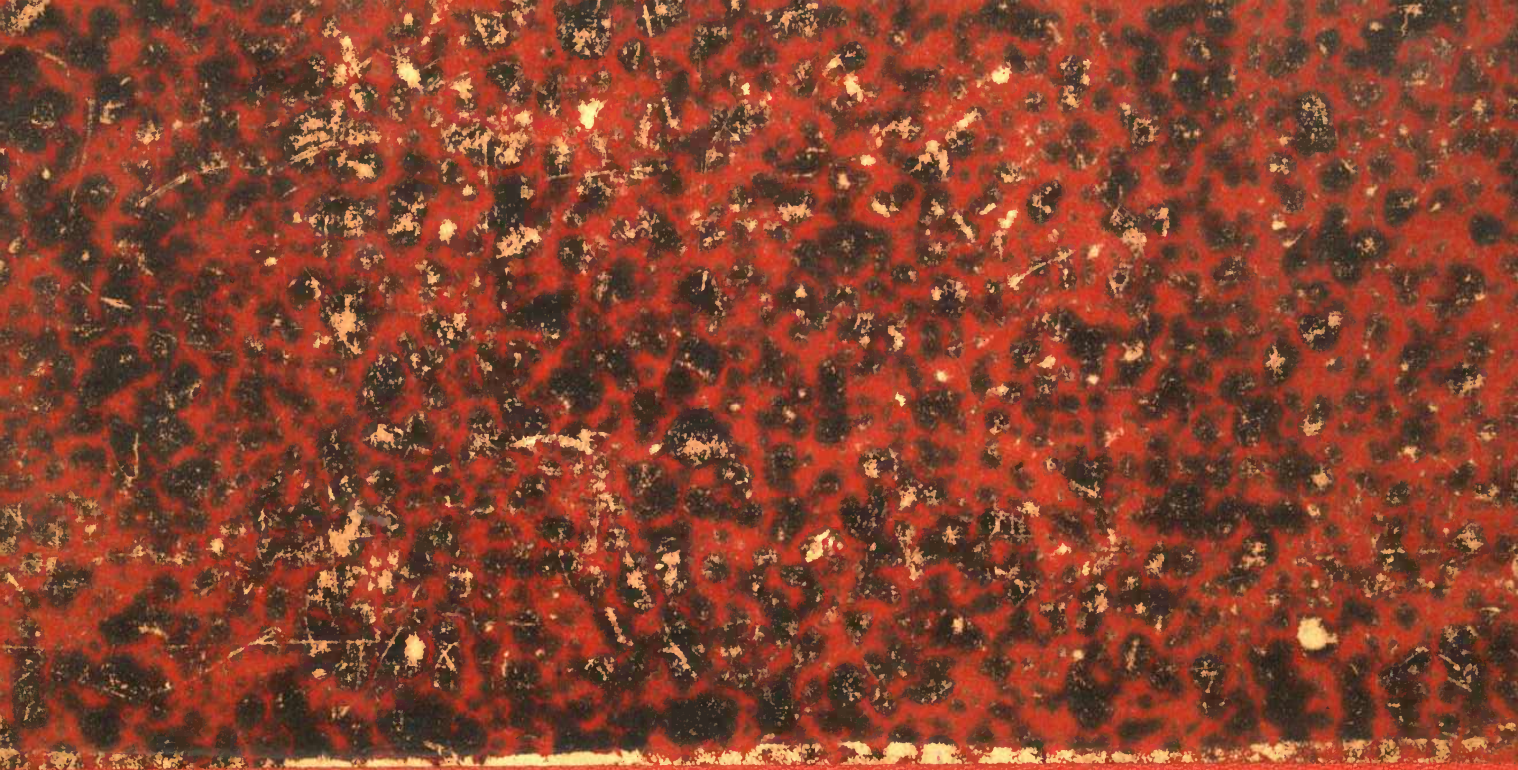
reux d'une foi aimante : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Ah ! plutôt que de perdre ce Christ adoré, qui est la voie, la vérité et la vie, nous comprenons ceux qui, selon la très belle parole de Francis de Pressensé, « sont tentés de s'attacher aux « pas des disciples quand ce ne serait que pour « être touchés par cette ombre de Pierre qui « guérissait les malades de Jérusalem ! » *

* * *

Pour nous, catholiques de Genève, une grande leçon se dégage du spectacle qui vient de nous être offert par les recherches, les luttes, les sacrifices de Newman. D'abord, un amour plus profond, plus respectueux, plus dévoué pour l'Eglise dont nous sommes les fils. En voyant ce que d'autres ont souffert pour venir à nous, nous comprenons mieux le don qui nous a été fait. Je vais plus loin : nous devons servir l'Eglise avec d'autant plus de fidélité que, dans le beau et bien aimé pays qui est notre patrie terrestre, elle n'est qu'une minorité. Quand Newman se fit catholique, il n'eut point peur de braver l'opinion publique anglaise. Mais, par sa sincérité absolue, par une vie sans tache, par une exquise bonté de cœur vis à-vis de ceux dont il s'était séparé, par l'amour intelligent qu'il professa vis-à-vis de son pays, il ne tarda pas à se faire rendre justice. Nous aussi, nous serons d'autant plus forts que nous serons plus courageux dans la défense de nos droits, que nous mettrons mieux notre conduite d'accord avec nos

---

*Voir **Le Cardinal Manning,** par *Francis de Pressensé.*

croyances et qu'en toute circonstance, même sous le coup de l'injustice, nous pratiquerons la charité de Jésus-Christ.

Vérité, charité, ne sont-ce point ici-bas les deux faces également belles, également nécessaires du divin ? Pourquoi les vouloir séparer par une injustifiable antinomie ? Aimons la vérité, n'en retranchons jamais un iota ; car la vérité c'est Dieu. Aimons nos frères, tous nos frères sans exception ; car notre prochain, c'est Dieu aussi. N'oublions point que la plus haute forme de la charité, c'est celle que Lacordaire appelait la charité de doctrine et qui consiste à dire toute la vérité. En même temps, tâchons d'imiter le cher et grand Newman, qui, comme nous l'avons fait remarquer, « eut le don de dire toute la vérité sans jamais blesser un seul cœur. »